

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 651.—SAMEDI, 24 OCTOBRE 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FAMILLE IMPERIALE DE RUSSIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G. P. Labat.—Petite poste en famille.—Poésie : Pluie d'étoiles, par Hector Demers.—Nouvelle : Marie-Reine, par Em. Beau lieu.—Dévotion à saint Antoine de Padoue.—Pensée d'automne, par un Jeune.—Poésie : A Napoléon II, dormant dans les bras de Napoléon Ier, par le petit Roseau.—Un duel sous Frontenac, par Régis Roy.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Les martyrs du devoir, par Firmin Picard.—Cléridont Lafortune (avec portrait).—Sport.—Notes d'histoire naturelle.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton.

GRAVURES.—Portraits des membres de la famille impériale de Russie.—Vues extérieure et intérieure de la basilique de Saint-Antoine de Padoue.—Entrevue de Paris (double page contenant cent soixante portraits des souverains et des principaux hommes Russes et Français).—Les membres du club de la crosse "Québec".—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ROMAN CANADIEN

Dans son premier numéro de novembre prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un roman canadien inédit :

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

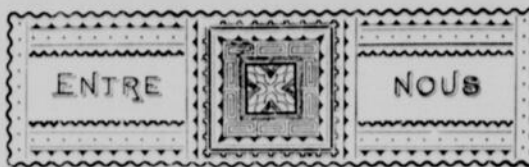
Trésor des Montagnes Rocheuses

L'auteur est l'un des plus actifs et des mieux goûtés parmi les nombreux collaborateurs de notre journal, M. RÉGIS ROY, d'Ottawa.

Jeune encore, M. Roy s'est déjà fait une réputation enviable pour l'attention et le talent qu'il apporte à dramatiser, en des récits entraînants, quelques-unes des plus belles pages de nos annales patriotiques et nationales.

Cette nouvelle étude de lui, que nous allons entreprendre de publier, ne pourra qu'ajouter à sa renommée sous ce rapport. Un des épisodes les plus intéressants de notre histoire, la découverte de l'Ouest canadien et des Montagnes Rocheuses par les La Vérendrye, père et fils, se trouve illustré par les nombreux tableaux d'un récit instructif à la fois et captivant.

Nos lecteurs le suivront sûrement avec la plus vive attention.



Tous les journaux de la province se sont évertués à reproduire un petit entrefilet disant qu'il y avait "cinquante ans, ce mois-ci, que la plume de fer avait été inventée."

C'est tout simplement une fumisterie.

Il y a beau temps que ce petit instrument si commode, si bon et si mauvais, selon l'usage qu'on en fait, a été fabriqué pour la première fois.

C'est un Français, Joseph Arnoux, mécanicien, qui en est l'inventeur. Il vivait au milieu du siècle dernier, mais ce n'est guère qu'au commencement de notre siècle qu'elle fut bien connue.

La plume d'oie ne fut cependant pas détrônée tout de suite par la plume métallique, et je me souviens très bien que mon vieux professeur d'écriture—il est mort fou, du reste—ne voulut jamais se servir d'autres plumes que celles des descendants des sauveurs du Capitole.

Il nous taillait les nôtres et cette opération se renouvelait si souvent qu'il passait bien les trois quarts de la leçon, le canif à la main.

C'est peut-être pour cela que j'ai toujours été un assez médiocre calligraphe.

Les premières plumes métalliques se vendaient fort cher, aujourd'hui elles sont tombées à un prix très minime.

Pendant près d'un demi-siècle, les Anglais eurent le monopole de la fabrication des plumes d'acier et la ville de Birmingham est encore célèbre pour ses produits, mais la France rivalise aujourd'hui avec l'Angleterre. Les plumes de Blancy-Pouret et Cie se vendent dans le monde entier.

L'invention de la plume de fer remontant à cinquante ans n'est donc qu'un vulgaire canard.

*** Que de gens se sont extasiés de voir un empereur, le plus puissant des empereurs, rendre visite à un président de république !

Je n'y trouve rien d'extraordinaire, à part peut-être cette petite particularité que pour être élu président d'une république, il faut avoir au moins une certaine intelligence, tandis que pour être empereur ou roi, on ne s'occupe nullement de ce détail, témoin le roi actuel de Bavière, Othon, qui est idiot de naissance, et qui n'a jamais pu faire une différence entre A et B.

Le crétinisme qui le distingue ne l'empêche nullement d'être roi.

Règle générale, la fabrication d'un roi ou d'un empereur est très simple, il suffit à un individu d'être le fils de son père, quand celui-ci a été en possession de l'emploi, mais parfois aussi il suffit de la volonté d'un homme pour se faire donner ce titre, témoin Napoléon Ier, Louis-Philippe, Napoléon III, qui tous ont eu leur petit coup d'Etat.

Paul-Louis Courier raconte, d'une manière très plaisante, l'aventure de Napoléon Ier :

Nous venons de faire un empereur, écrit-il, en mai 1804, à un de ses amis, et, pour ma part, je n'y ai pas nu. Voici l'histoire : Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait ; mais bonnement, sans préambule, ni péroraison :

—Un empereur ou la République, lequel est le plus à votre goût ? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ?

Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond.

—Messieurs, qu'opinez-vous ?

Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche.

Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit :

—S'il veut être empereur, qu'il le soit, mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout.

—Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ?

—Je ne le veux pas, répondit Maire.

Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole :

—Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas ; la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ?

Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si ad rem... que veux-tu ? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eût un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disant :

—Ma foi, commandant, vous parlez comme Ciceron, mais pourquoi voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie ?

—Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ?

—Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux.

Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve pas tant sot. En effet, que signifie, dis-moi ?... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ! Etre Bonaparte et se faire sire ! Il aspire à descendre... Mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutais, quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit pas de titres usés, mais il eut son nom un titre supérieur à celui de roi.—Adieu !

Que d'esprit et de bon sens dans cette lettre, qui nous raconte, en termes si simples, un des événements les plus importants de notre histoire !

Et quel mépris bien juste et si mérité, dans ces mots : "Etre Bonaparte et se faire sire !"

*** Les Canadiens sont des types. Bien ou mal, ils ne font rien comme les autres.

En voici deux qui viennent de désertir leur navire, dans les conditions les plus extraordinaires.

Ordinairement, quand on déserte c'est non seulement pour échapper à un genre d'existence insupportable pour une raison ou une autre, mais aussi pour tâcher de trouver mieux, mais nos deux types—un nommé Lafortune et un autre dont le nom m'échappe—n'en ont pas jugé ainsi et ont choisi, pour désertir, le pays le plus inhospitalier du monde, désert et froid à faire frémir.

Ces gaillards-là, faisaient partie de l'équipage d'un navire ancré là-bas, quelque part dans la baie d'Hudson, pays où les théâtres, les restaurants et les buvettes sont rares. La vie était tellement assommante et monotone, à bord, que nos Canadiens décidèrent de s'en aller à terre et d'essayer de regagner le Canada.

Il faisait un petit froid de 25° au-dessous de zéro et il fallait parcourir 1000 milles avant de trouver un établissement de blancs.

Ce n'était pas une entreprise des plus faciles et les pauvres diables après deux jours de marche étaient déjà épuisés, quand des hommes de l'équipage envoyés à leur recherche, les retrouvèrent mourants.

Le retour fut assez dur, mais les malheureux reprirent avec plaisir la vie de bord, qui leur parut toute autre, après cette excursion de quelques jours.

Ils ne désertèrent plus.

*** Les nouvelles du Brésil sont bien mauvaises. On s'y attendait.

Nos malheureux Canadiens, qui ont persisté à s'expatrier, malgré les conseils qu'on leur a donnés, commencent à s'apercevoir que tout n'est pas rose dans les pays chauds.

Puisse leur exemple servir à ceux qui auraient des velléités d'aller faire le métier de nègre au Brésil.

*** A propos de cette malheureuse émigration au Brésil, la société de Saint-Jean-Baptiste, de Québec, vient de passer des résolutions d'une importance telle que LE MONDE ILLUSTRÉ croit de son devoir de les publier.

On ne saurait trop prendre de précaution, en effet, pour empêcher nos compatriotes de se laisser séduire par de fausses promesses.

Voici ces résolutions :

Que les membres de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, réunis en assemblée générale, à l'Hôtel-de-Ville, voient avec douleur qu'un certain nombre des nôtres ont quitté la patrie pour aller travailler sur les plantations de café du Brésil. Elle apprend, par les journaux, que l'on se propose de recruter de nouveaux émigrants, et que l'on a choisi notre ville comme point d'opération.

Elle craint que quelques-uns de nos compatriotes ignorent ce à quoi ils s'exposent, écoutent les propositions d'agents intéressés et laissent notre beau Canada, où le plus pauvre des habitants est encore relativement riche et où la liberté fleurit dans tout son épanouissement.

Elle considère comme un danger national cette tentative de faire émigrer nos compatriotes dans un pays où le climat est meurtrier pour les gens du nord et où les conditions d'existence sont telles qu'aucun Canadien n'y peut être heureux.

C'est pourquoi cette assemblée jette le cri d'alarme et supplie tous les Canadiens-français d'employer tous les moyens légitimes pour empêcher que cette tentative ne réussisse.

Elle prie les autorités religieuses de faire connaître à toutes leurs ouailles le danger que court la population.

Elle prie messieurs les curés, toutes les sociétés Saint-Jean-Baptiste, toutes les sociétés de bienfaisance quelconques, tous les conseils municipaux de le signaler à leur population.

Elle demande à la presse de lui prêter son précieux concours.

Elle fait appel au patriotisme de tous pour l'aider à faire connaître aux plus éloignés de nos compatriotes qu'il doit repousser de toutes ses forces les propositions quelque avantageuses qu'elles lui paraissent, qu'on lui fera pour émigrer au Brésil.

Enfin, elle demande avec instance au parlement fédéral de prendre les moyens pour protéger ceux des nôtres qui émigreraient au Brésil.

Cette motion est adoptée unanimement.

Sam. Leduc

A BATONS ROMPUS

La saison automnale est certainement la plus belle et la plus grave de toutes les saisons. En effet, comme le ton grave des orgues d'église jouant le *Credo*, elle porte au recueillement. Et avant d'entrer en hiver, ce Calvaire de la nature, chacun se prépare à entrer dans une existence, une vie, des habitudes qui se renouvellent forcément, fatalement chaque année.

C'est peut-être commencer fort drôlement ou originellement une chronique, mais enfin je la commence.

Ainsi, à cette époque, beaucoup prennent des résolutions.

Quelques-uns, à l'opposé des arbres qui laissent tomber leurs feuilles, laissent pousser leur barbe. En outre, ils se réjouissent, car ils n'auront plus de souliers à faire cirer.

En effet, ces deux corvées sont *assommantes*, car je ne sais rien de plus ennuyant que de confier sa tête à un *raseur* ou ses pieds à un *brosseur*.

Peut-être est-ce pour cette raison qu'on attrape plus de *brosses*—style canayen—l'été que l'hiver.

A côté de ce qui pourrait bien passer pour une blague, car elle vient d'un fumeur, il y a cependant une conclusion pratique dans ces quelques lignes, et c'est là que nous voulons arriver. Ainsi, l'homme qui se fait raser et cirer durant que la nature brille—mettons six mois—dépende une moyenne de dix cents par jour, soit trois piastres par mois, soit dix-huit piastres par an, soit cent quatre vingt piastres en dix ans, soit trois cent soixante piastres en vingt ans, et cela sans aucun intérêt.

Or, s'il double cette dépense par quelques autres futilités, on arrive facilement au chiffre respectable de mille piastres, tout en ayant mangé, bu, vécu, etc., et on ne s'en porte pas plus mal. Voilà pourquoi, en France, les trois quart des gens se rasent au lieu de se faire raser, se cirer au lieu de se faire cirer : voilà pourquoi, en France, il y a le *bas de laine* qui permet de parer à toute éventualité : payer une rançon de

guerre temporaire à l'Allemagne ou prêter de l'argent à la Russie. Et voilà pourquoi j'aime l'automne, cette saison de récolte, d'économie et de recueillement.

—Mais, me diront quelques *grincheux*, vous qui donnez de si bons conseils, les mettez-vous en pratique ?

A ceux là qui cherchent toujours la *petite bête*, je leur contera ceci :

Un jour, un ministre protestant entre dans une voiture publique et y trouve un voyageur qui fumait d'excellents cigares.

—Vous fumez là de bien bons cigares, dit le révérend.

—Oui, monsieur, répondit le voyageur.

—Quel en est le prix ?

—Cinq cents la pièce.

—Combien en fumez-vous par jour ?

—Cinq.

—Y a-t-il longtemps que vous fumez ?

—Vingt-cinq ans, répondit complaisamment jusqu'au bout le voyageur.

Le ministre protestant prit un morceau de papier et un crayon et se mit à calculer. Passant, quelques instants après, devant une propriété qui était à vendre et dont le prix était mentionné sur l'annonce, le ministre dit au voyageur :

—Eh bien ! monsieur, avec l'argent que vous avez dépensé à fumer, vous pourriez acheter cette propriété.

Après un moment de silence, le voyageur demanda au ministre s'il fumait.

—Oh ! jamais !

—Alors, vous avez une propriété ?

—Oh ! jamais !...

Et voilà pourquoi j'aime l'automne qui me porte à des idées de réflexions et de recueillement.

Puisque je viens de parler d'économies, et comme je me suis engagé, il y a quelques temps, à vous parler de l'art d'*accommoder* et de *raccommoder* les restes, permettez-moi d'aborder ce sujet.

Mesdames, il est pour vous, oh ! ne craignez rien, car je ne vous ferai pas un cours de cuisine, mais je vous parlerai tout simplement du prosaïque *pot-au-feu*, ce plat modeste qui donne des nausées aux bas bleus de la cuisine littéraire.

Et d'abord, vous savez certainement comment se fait un pot-au-feu, mais ce que beaucoup ignorent, c'est la manière d'arranger ou d'accommoder le bœuf bouilli qui a servi à faire la soupe. Ainsi, au courant de ma mémoire et de la plume, il y a moyen de faire six plats avec le bouilli, ce qui, conséquemment, vous fournit un plat nouveau durant six jours. Voyons comment.

1er jour : bœuf bouilli.

2e jour : tranches de bœuf froid arrangé avec une sauce rémoulade ou piquante.

3e jour : bœuf au miroton, c'est à dire fricassé dans la poêle, avec des oignons, etc.

4e jour : bœuf haché, mis en boulettes, passé à la poêle et servi avec une sauce tomates.

5e jour : bœuf en salade.

6e jour : bœuf en ragoût, autrement dit en *chiard*. Tout cela agrémenté, au goût des personnes, d'une garniture de fines herbes, tels qu'estragon, persil, sarriette, etc... la garniture étant à la cuisine aussi indispensable que pour une robe de femme. Si je ne donne que cette recette, c'est que je ne connais que celle-là, convaincu qu'il y en a d'autres, car seulement pour les œufs, j'ai lu dans un traité culinaire, qu'il y avait six cents manières de les arranger.

C'est donc par cette manière intelligente et économique qu'on peut avoir une table variée, et c'est aussi une des causes qui permet de remplir le bas de laine de ses économies.

Quant à l'art de *raccommoder* les restes, il s'agit de faire pour les vêtements ce qu'on fait pour la cuisine.

Ainsi, on borde les cols et les poignets usés des chemises blanches avec un liséré de couleur, ce qui leur donne un regain de fraîcheur ; si on ne peut reprendre une paire de bas, on taille dans le haut de jambe d'une vieille paire, et on met une pièce ; enfin, comme je l'ai vu faire par des Françaises, très vaillantes et très adroites, on taille, selon les besoins, une paire de manches dans une paire de culottes ou *vice-versa*.

Ces quelques aperçus vont peut-être paraître ridicules, venant d'un vieux garçon, mais tout cela n'a d'autre but que de démontrer comment la France peut remplir ses bas de laine d'économies. Ici, je ne connais pas de *raccommodeuses* ni de *repriseuses* de chaussettes, et voilà pourquoi il y a tant de gens qui sont de vrais paniers percés.

Un artiste fort original vient de mourir. C'est Du Maurier, le caricaturiste, le Cham du *Punch*, à l'instar de certaines personnes qui prétendent avoir connu tel tel personnage..., toujours après sa mort, et qui vous racontent sur eux telle ou telle blague qui ne lui est jamais arrivée, moi je ne vous dirai pas la même chose. Si je vous parle de Du Maurier, c'est parce qu'il a demandé à être incinéré, *crémé* après sa mort.

Eh ! bien, vrai, la crémation me semble avoir grandement sa raison d'être, et je me demande pourquoi l'Eglise la défend.

Quoiqu'ayant déjà écrit ce que j'en pense, et cela après bien d'autres plus compétents que moi, on me permettra de dire, que, non seulement je voudrais la crémation obligatoire, cela au point de vue de l'hygiène, mais je voudrais aussi avoir la dissection obligatoire, cela au point de vue de la science médicale.

Comme la chose serait trop longue à expliquer ici, je me bornerai à en jeter les principales lignes.

Par la dissection, on verrait si la maladie est héréditaire, et on pourrait la prévenir chez les descendants ; par la dissection, le médecin verrait s'il s'est trompé dans son diagnostic et l'application des médicaments ; par la dissection, on verrait s'il y a eu une intoxication naturelle ou empoisonnement, et cela serait une garantie pour la société, par la dissection, si on n'est pas encore mort, on a la chance de ressusciter au premier coup de couteau, etc...

Après cela, *crémé* jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Et puis, avec ce système, on pourrait aussi constituer le *musée des familles*. Ainsi, de même qu'on conserve les cheveux d'un être aimé, on pourrait conserver une dent ou un ongle de sa femme, qu'on ferait monter sur bague ou épinglette ; enfin, quand on irait en visite, un gendre pourrait vous montrer la langue de sa belle-mère, et celle-ci le cœur de son gendre..., tout cela conservé dans un bocal... à cornichons !

Justin Phabaf

PETITE POSTE EN FAMILLE

E.-J. P., Saint-Boniface.—Pardon, de vous fausser compagnie ; mais nous ne saurions publier votre dernier envoi. Cela manque de travail, comparé avec les précédents.

A.-J. B., Sainte-Philomène.—Cette nouvelle est encore recevable. Mais, de grâce, n'écrivez donc plus vos feuillets au verso comme au recto, ou nous serons forcés de refuser votre copie.

Lisette, Montréal.—Vos envois ne sont pas mal du tout et ont l'immense avantage d'être très courts. Passeront bientôt.

Hector D., Laprairie.—La poésie paraît dans ce numéro. Quant à la prose, elle n'est pas moins bonne, et suivra de pres.

Pourquoi le cœur, après une déception, ne fleurirait-il pas, comme la nature après l'hiver ?—ALEX. DUMAS.

PLUIE D'ÉTOILES

*Tombez, tombez, tombez silencieusement,
Diamants arrachés de l'immense écrin sombre,
Dans vos courbes de feu brillant au firmament
On croit voir les signaux d'un navire qui sombre.*

*O vous, votre détresse est terrible vraiment,
Pour jeter à jamais tous ces astres sans nombre,
Pour vouer à la mort cet étincellement,
Cette moisson de Dieu, le grand semeur de l'ombre.*

*Mais regardez en bas, plus bas, plus bas encore,
Voyez-vous comme nous tomber des astres d'or ?
Entendez-vous au loin monter un cri de rage ?...*

*Penchez-vous sur l'abîme où s'engouffrent les jours
Et vous pourrez alors pleurer sur vos amours,
Célestes naufragés du céleste naufrage.*

HECTOR DEMERS.

Laprairie, 1896.

NOUVELLE

A mon cher frère Joseph

MARIE-REINE

Elle s'appelait Marie-Reine ; et certes, jamais nom ne fut mieux choisi, car elle était vraiment la reine de tous les cœurs. Belle et riche, la vie s'ouvrait devant elle, comme une large route bordée de fleurs, et quand elle cueillait une rose, nulle épine n'osait s'attaquer à ses doigts mignons.

Elle avait paru dans les salons de S... et les salons s'étaient disputé sa présence. Aimée autant qu'admirationnée, elle allait, soulevant sous ses pas un nuage d'encens. Nul ne lui jetait ce compliment banal qui ne suppose aucune qualité : " Qu'elle est belle ! " mais tous s'écriaient : " Qu'elle est charmante ! "

Que lui méritaient ces hommages ? Ce n'est pas qu'elle les méprisât ; oh ! non, le mépris est méchant, le mépris est superbe, et elle était bonne et modeste. Mais il lui semblait naturel de plaire, comme à l'oiseau de chanter ; et à tous, aux parias comme aux favoris du sort, elle prodiguait ses sourires et ses charmes. N'était-elle pas une fleur que Dieu avait plantée dans le parterre de l'homme pour réjouir ses regards attristés ? Et ne devait-elle pas ses parfums à tous sans distinction ? Charmante enfant ! ce qu'elle broya de cœurs sous ses petits doigts roses, elle ne le soupçonna jamais ! Elle ne savait pas que les colombes sont quelquefois plus cruelles que les vautours ; elle ne savait pas qu'une caresse peut blesser plus profondément qu'un poignard ; elle ne savait pas !...

Un soir, il y avait grande fête à S... On célébrait le dix-huitième anniversaire de la naissance de Marie-Reine ; et tous ceux qui l'aimaient, étaient accourus se grouper autour d'elle. Marie-Reine rayonnait. Elle se sentait vivre dans cette atmosphère toute chaude d'affection. Tout riait sur sa figure ; et du trop plein de son cœur s'échappait ce joyeux refrain : " Que je suis heureuse ! que je suis heureuse ! "

Tout-à-coup sa joie s'envola. Sombre, au milieu de l'allégresse universelle, un des invités, un ami se tenait à l'écart ; et Marie-Reine ne pouvait plus rire, quand si près d'elle on pleurait. Peut-être lui ferais-je quelque bien " pensa-t-elle ; et s'approchant du jeune homme :

— Roger, vous souffrez beaucoup ?

Il tressaillit, leva les yeux sur la compatissante créature et longtemps la contempla. Oh ! ce regard... comme il était ardent ! Marie-Reine se sentit toute bouleversée...

— De grâce, dites-moi votre douleur, je veux la partager.

Il eut un triste sourire :

— Marie-Reine, cette rose que je vois là, est bien celle que je vous donnai tout à l'heure.

— Sans doute reprit, surprise, la jeune fille.

— Vous la garderez longtemps... toujours !

— Oh ! oui !

— Et avec elle, mon souvenir ?

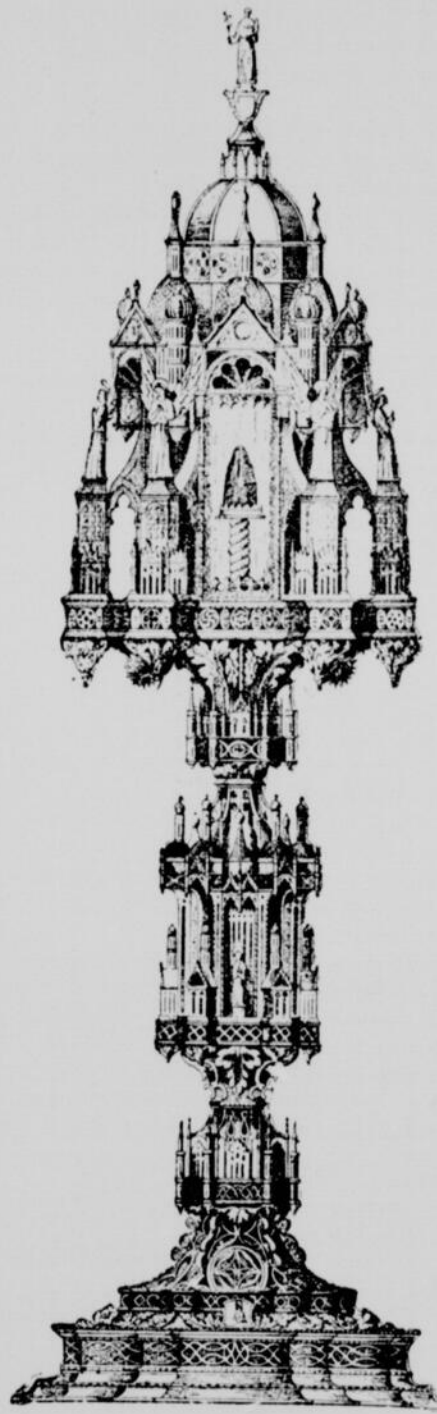
Elle hésita... " Oui, ajouta-t-elle, tout bas ". Leurs regards se rencontrèrent : ils étaient pleins de larmes.

Alors, d'une voix tremblante, doucement, comme s'il eût craint d'effaroucher une tourterelle :

— Marie-Reine, je vous aime, voulez-vous m'aimer ?

Ce fut un coup de foudre. La pauvre enfant frémit ; tout son sang lui monta à la tête. Ah ! c'est donc là ce mal étrange, impitoyable, qui tue l'âme et le corps ! Ce jeune homme qui tremble sous mes yeux est donc une victime de l'amour ! Et moi... je suis le bourreau ! Elle eut peur. Mon Dieu, je l'aime, vous le savez... comme tous les autres, puisqu'il souffre... mais je sens bien que ce n'est pas là l'amour demandé. Seigneur, prenez ma vie et rendez-lui son bonheur ; car je ne puis, je ne veux pas le tromper ! Et elle éclata en sanglots.

Quand elle releva la tête, Roger n'était plus là ; elle



LA LANGUE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE CONSERVÉE INTACTE A LA BASILIQUE DE PADOUE

le revit, debout à la croisée, et elle devina bien qu'il pleurait !

Dès lors, sa vie fut empoisonnée ! Plus jamais on ne l'entendit rire ; plus jamais la joie ne brilla dans ses yeux. Comme un cauchemar épouvantable, l'idée qu'elle avait brisé une existence la torturait sans relâche. La nuit, si le vent gémissait dans les saules, c'était lui qui pleurait son bonheur perdu. Dans tous les regards, elle lisait l'accusation de barbarie ; tous les regards reflétaient le sombre désespoir qu'elle avait mis au cœur du malheureux ; et quand elle courait porter sa douleur au pied des autels, dans les soupirs de l'orgue elle distinguait les sanglots de Roger.

Les fêtes surtout, ces fêtes qui lui rappelaient point à point l'effroyable entrevue, lui étaient odieuses. Et malgré tout, tant il y avait d'héroïsme dans ce cœur de dix-huit ans, on la revit aux fêtes. Puisque Dieu lui avait donné un reflet de sa beauté divine, n'était-ce pas sa mission de charmer les regards ? Et elle subissait sa tâche, la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres ; mais un sourire plus triste qu'une plainte, un sourire de victime volontaire qui monte à l'astel. Sans un murmure, elle courait au tombeau. Seulement, quelquefois dans un soupir, on l'entendait répéter : Mon Dieu, ayez pitié de lui !

Hélas ! Roger, s'il avait vu le ravage causé par sa malheureuse parole, il aurait reculé, épouvanté ! De la Marie-Reine d'autrefois au teint rose, aux yeux pleins de malice, il ne restait plus qu'une ombre. Pauvre fleur, destinée à s'épanouir sous les douces haleines de l'amitié ; elle s'étiolait, brûlée par le souffle trop ardent de l'amour.

Pourtant, elle était toujours belle, plus belle même qu'autrefois, mais d'une beauté qui faisait peur. La mort avait mis une coquetterie funèbre à parer sa fiancée. Quand elle passait, au bras de sa mère, les enfants suspendaient leurs jeux, craintifs et attirés tout à la fois ; les jeunes gens se mettaient en garde contre l'étrange fascination de son regard ; mais ceux-là seuls qui avaient beaucoup souffert la comprenaient et la plaignaient.

Chose incroyable ! Marie-Reine en proie à la nostalgie du ciel, Marie-Reine qui n'attendait plus rien ici-bas, Marie-Reine ne voulait pas mourir ! C'est qu'elle avait une mère, dont elle était l'unique trésor, et pour sa mère, elle priait Dieu de prolonger son martyre.

Alors, le Seigneur la trouva mûre pour le ciel. Un beau soir d'été, au moment où s'éteignaient les derniers feux du soleil : " Maman, maman, s'écria l'angelique créature, adieu, je vais au ciel ! " Puis tout bas elle murmura : " Mon Dieu ayez pitié de lui ! " Dans un suprême cri de compassion, Marie-Reine avait exhalé son dernier soupir. Son âme monta vers le Seigneur, avec les parfums dont elle avait toute la suavité...

Trois jours plus tard, à minuit, un homme se gisait dans le cimetière de S... Quelque temps, il erra dans la sombre cité ; puis il lut sur un mausolée :

A MARIE-REINE
ELLE N'AVAIT PAS VINGT ANS !
Priez pour elle !

Alors ses genoux tremblèrent ; sur la fosse fraîchement remplie, il tomba comme tombe un cadavre, et de rauques sanglots éclatèrent dans la nuit. Ce qui se passa dans ce terrible colloque, nul ne le saura jamais. Mais à l'aurore, on trouva le jeune homme toujours étendu, inerte ; et dans sa main rigide, une rose fanée. Marie-Reine, compatissante jusque dans le tombeau, avait eu pitié de ce cœur qu'elle avait brisé : Roger était mort !

EM. BEAULIEU.

Beauharnois, septembre, 1896.

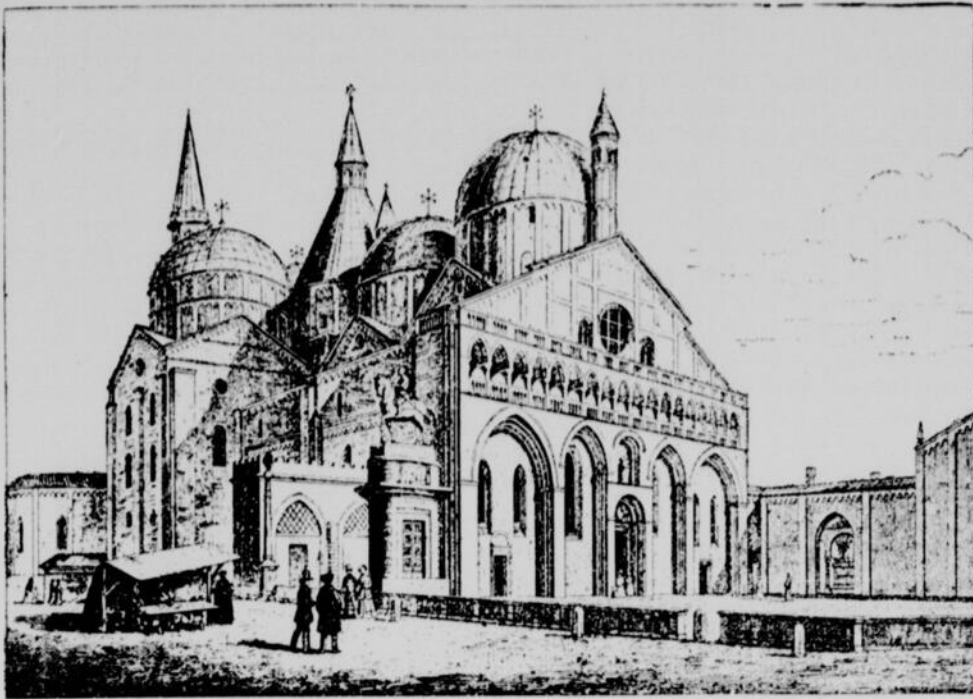
DÉVOTION A SAINT ANTOINE DE PADOUE

Cette dévotion est celle qui, à l'heure présente, rallie le plus unanimement tous les suffrages de la piété catholique. Notre Canada français n'a pas tardé à prendre une place d'honneur parmi les plus fervents du culte au séraphique thaumaturge, dont les bienfaits, d'obtention relativement si facile, ont justement acquis tant de popularité dans le monde où règne la foi apostolique.

Nous avons donc cru devoir rencontrer les vœux d'un très grand nombre de nos lecteurs en illustrant de quelques gravures fort intéressantes ce culte si généralement joint. Nous en empruntons les sujets et les notes y jointes au *Pèlerin*, l'excellente publication parisienne des RR. PP. de l'Assomption.

LES DEUX TRONCS DE SAINT ANTOINE

L'argent manquait, Dieu envoya son serviteur Antoine faire la récolte dans la poche des riches et des pauvres. Il lui dit : " Je fais sortir le grain de terre



PADOUE (ITALIE).—VUE EXTÉRIEURE DE LA BASILIQUE DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE

gratuitement et quiconque me confie une graine en reçoit cent autres, mais le don que je fais ne serait point de valeur suffisante, si je ne le trempais au sacrifice, comme j'ai trempé le Pain divin, à la Cène, en mon Sang précieux, pour le donner en aliment au monde.

Je veux donc, mon fils Antoine, que le beau pain qui sort de terre par ma libéralité soit doré par la charité du donateur, et que les pauvres, mes privilégiés, reçoivent le pain enrichi par l'amour. Allez donc, Antoine, Frère quêteur, par le monde : Comme vous avez deux mains créées par moi, vous aurez deux trones aussi, l'un recevra les demandes et l'autre les aumônes, et vous répondrez aux demandes par l'argent.

—Mais, ô bon Jésus, l'homme est naturellement avare de son bien, et comment, avec un tronc vide et sans appas, ferai-je accourir les gens pour mettre là leur or ?

—Va, mon fils, ce moyen n'est pas selon le monde ; mais quand c'est moi qui dis de faire ainsi, cela suffit, comme autrefois quand il me fallut une monture triomphale, il a suffi à mes apôtres de dire : Le Maître en a besoin.

—Sur votre parole, ô Maître, je lâcherai mes trones et vous les remplirez.

NAISSANCE DES TRONES

En effet, un tronc fut ouvert à Toulon, dans un endroit de maigre apparence, au fond d'une arrière-boutique. Saint-Antoine avait choisi bien mal pour mieux exécuter l'œuvre de Dieu, et les riches ont su pénétrer dans la boutique où l'on donne son argent sans rien acheter. —Jamais boutique ne fit meilleures affaires ; des livres ont été écrits pour raconter les mémoires de ce tronc caché ; puis, on en a ouvert d'autres.

Le P. Marie-Antoine, un Capucin de Toulouse, demanda un jour, à l'Alhambra de Bordeaux, une place pour saint Antoine et ses petits trones : "Aucune grande église n'en veut, disait-il, elles sont déjà encombrées de trones, et on a peur que ces nouveaux venus ne fassent du tort." Il déposa son saint, et voilà que la foule des riches et des pauvres venait apporter des demandes et vider ses poches.

Cependant, à Toulon, à Toulouse, à Bordeaux, ailleurs, on disait : Ne laissons pas trop multiplier la dévotion dont nous avons le monopole, nous n'aurions plus rien.

Mais, saint Antoine, envoyé par le Dieu miséricordieux qui donne en chaque champ qu'on sème, semait ses statues dans tous les champs.

Paris, poussé par le Saint, vola sa dévotion à Tou-

lon, à Bordeaux et aux autres villes. Il ouvrit, près d'un autel du Saint, deux trones à la Bonne Presse. Soudain, la même folie amena, à Paris, les mêmes merveilles qu'à Toulon. Le journal eut l'indiscrétion de dire son secret et partout saint Antoine était reçu, avec ses deux trones, comme un sauveur. Les marchands de statues faisaient fortune, et l'un d'eux révéla à feu Mgr Ricard qu'il avait fait sortir de ses ateliers un corps d'armée composé de 40,000 saint Antoine de toutes tailles. Chaque paroisse, chaque chapelle, chaque œuvre eut ses deux trones, gardés par un saint Antoine, armé de l'Enfant Jésus.

On continuait à être un peu jaloux et à regarder si les trones n'allaient pas se livrer bataille et si les gros n'étrangleraient pas les petits. On a eu beaucoup de peine à croire que le Bon Dieu eût assez de réserve en ce monde pour remplir tous ces trones sans vider les autres.

A Paris, après celui de la rue François Ier, il y eut celui de Montmartre, qui donna des monceaux de pain à deux mille mendiants, et celui de la Bonne Presse continuait à attirer les lettres, les visites. Les cierges ne cessent de brûler ; le facteur demanda, un jour, quel était ce saint Antoine qui recevait un si gros courrier.

Aujourd'hui, Paris et la France sont couverts de

statues du Frère quêteur saint Antoine, et le secret de faire sortir les charités est trouvé.

Voilà le secret de la pierre philosophale, tant cherché autrefois.

UN ORPHELINAT

Un directeur d'orphelinat nous rencontre en chemin de fer et nous dit : J'ai quarante enfants à nourrir, j'ai ouvert un petit oratoire à saint Antoine et presque chaque jour j'ai la nourriture de mes quarante enfants, certains jours, j'ai même le double.

—Mais comment avez-vous fait pour attirer le monde en ce trou ?

—Le monde est venu tout seul, sans aucune indication.

PENSÉES D'AUTOMNE

L'été s'en retourne et nous voilà bientôt au seuil de l'hiver. Les vacances, fécondes en amusements multiples, sont passées. Et qui dirait les souvenirs semés de part et d'autre durant ces beaux jours ? Voyez cette colline charmante, couronnée d'arbres au riche feuillage. Elle semble préparée tout exprès pour être la scène gracieuse des premières confidences de deux jeunes cœurs. Hier, en effet, elle était le berceau d'un amour naissant. Et ces tours poétiques en esquisse, faits à la faveur d'une nuit délicieuse, où l'on glisse sur l'onde comme suspendu entre "deux firmaments."

Mais les touristes hardis, les gens du sport, les jeunes cœurs enthousiastes des voyages à la campagne, sont presque tous rentrés à leurs foyers pour y prendre leurs quartiers d'hiver.

Comme le temps nous fuit vite ! A peine y a-t-il deux mois que ces privilégiés se promettaient mer et monde, et déjà tout est fini.

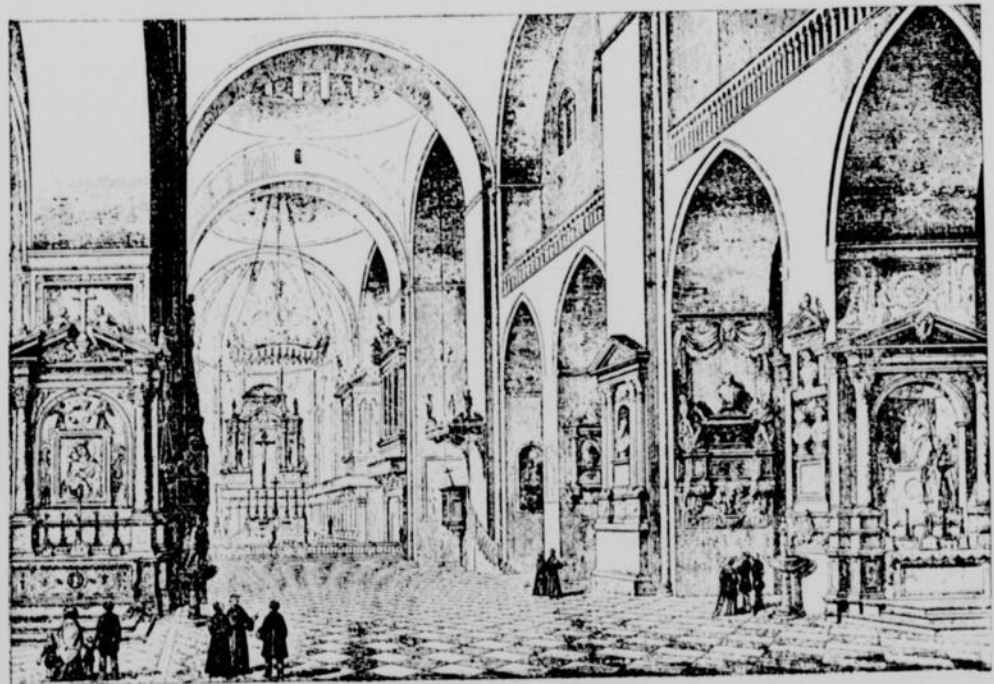
Mais que dis-je ? L'automne avec son ciel grisâtre, ses soirs tantôt splendides, tantôt mélancoliques, nous réserve bien d'autres moments de bonheur. Et l'hiver ne laissera pas que de nous ramener son cortège de plaisirs.

Ainsi passent les années. Le monde, sans trop songer à ce qu'il fait, ni se soucier que le terme de sa course soit rapproché ou non, s'amuse et se réjouit. Et, un bon jour, sentant ses forces décliner et ses ardeurs s'éteindre, tout étonné il se dit : comme le temps a vite passé !

UN JEUNE.

Un caricaturiste peut être très pacifique et néanmoins avoir de noirs dessins.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une plume frissonne lorsqu'on écrit sur du papier glacé.



PADOUE (ITALIE).—VUE INTÉRIÈRE DE LA BASILIQUE DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE

A NAPOLEON II DORMANT DANS LES BRAS DE NAPOLEON Ier

*Dors, dors, fils d'un tyran qui ne sait point dormir ;
Dors, dors, et n'ouvre pas la bouche pour gémir.
Dors : sur tes deux printemps, sur ta figure blonde
Veille un glaive de feu, la terreur du vieux monde.
Quand celui qui le tient, pour te donner le jour,
A tout bouleversé dans cet humain séjour,
Quand il a sous son pied écrasé l'Evangile ;
Quand il s'est ri des pleurs d'une épouse stérile ;
Quand, pour l'avoir, il a voulu tout renverser,
Tu peux bien, sans péril, dans ses bras te bercer.
Dors, ainsi que l'aiglon dans son aire sublime
Quand l'aigle autour de lui voltige sur la cime ;
Dors, comme le petit du roi de la forêt,
Le lion, devant qui tout tremble et disparaît.
Dors, dors en sûreté sans pousser une plainte ;
Quand Bonaparte ceile on peut dormir sans crainte.*

LE PETIT ROSEAU.

Montréal, 1896.

UN DUEL SOUS FRONTENAC

(Suite et fin)

II

NOTES SUR DE LORIMIER ET DE NOYAN

L'histoire ne mentionne pas la date de l'arrivée au Canada de ces deux hommes, mais, d'après recherches faites dans nos archives et chez nos auteurs les mieux renseignés, nous en arrivons à la conclusion que ces deux gentilshommes ont dû faire partie des troupes qui vinrent ici en 1677.

De M. de Noyan, est peu connu.

Il était capitaine dans les troupes du détachement de la marine jusqu'à l'époque de son duel avec M. de Lorimier, et demeurait aux Trois-Rivières, où sa compagnie était casernée.

M. de Noyan devait être, à peu de différence, du même âge que son rival.

Il était fils du chevalier Pierre Payen, seigneur de Chavois, et d'Hélène Vivien, de la paroisse des Champs, Avranches (France).



LE CHEV. DE LORIMIER

Les notes sur de Lorimier sont plus abondantes, mais, de tous les auteurs canadiens qui font mention de ce monsieur, le plus exact, quant à la date de son arrivée en Canada, est, je crois, M. Benjamin Sulte, qui le place dans les troupes françaises débarquées à Québec en 1677.

Guillaume de Lorimier de la Rivière, sieur des Bordes en Gatinois (France), était le fils de Guillaume de Lorimier et de Jeanne Guilbault, de Saint-Leu et de Saint-Gilles, diocèse de Paris.

Il n'était en Canada que depuis peu de temps, lorsqu'il passa de sergent au grade de lieutenant.

Quelques années plus tard, il obtint l'emploi très désirable alors de garde-magasin.

En 1685, il y eut beaucoup de maladie à Québec et plusieurs personnes moururent.

Le marquis de Denonville écrivait au ministre Seignelay, le 3 septembre 1685, qu'il n'y avait pas eu deux officiers "qui n'eussent été malades."

La mort du chevalier de Flour créa un vide dans la compagnie de M. de Lorimier. Le gouverneur recommanda ce dernier pour la remplir. "Je ne vous saurais proposer, monseigneur, disait-il, un meilleur sujet que le Sr de Lorimier, son lieutenant, qui a toutes les qualités nécessaires pour être bon capitaine, n'y ayant pas d'officier dans les troupes du Roy plus estimés que lui ; le Marquis de Crenan a acédé de regret de l'avoir perdu dans le Régiment de la Reine."

L'année suivante, 1686, il fut promu capitaine.

Plus tard, M. de Vaudreuil parle en ces termes de cet officier "qu'il avait fort bien servi," et qu'il avait "même toujours eu une bonne compagnie."

Des ouvrages ou écrits que j'ai consultés au sujet des deux principaux personnages de mon historiette, il ressort qu'il y a un de Lorimier qui vint en Canada au dix-septième siècle, et non plusieurs, comme le veulent quelques auteurs contemporains.

III

LE DUEL

Le petit groupe des témoins et des deux rivaux s'arrêta bientôt devant la demeure du maître d'armes ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres de cette habitation.

M. de Louvigny, avec le pommeau de son épée, frappa dans la solide porte de chêne.

Une fenêtre s'ouvrit à l'étage supérieur, et une tête coiffée d'un épais bonnet de laine apparut.

— Qui est-là ? demanda-t-on, et que voulez-vous ?

De Louvigny répondit en déclinant son nom.

— Je ne puis vous expliquer l'affaire qui nous amène, sur la présente intonation de voix, dit-il, mais si vous descendez tout de suite nous ouvrir, comme nous vous en prions, vous apprendrez le motif de notre visite à cette heure indue, et vous nous accueillerez certainement.

— C'est bien, prononça la tête couronnée du bonnet de laine. Je suis à vous dans un instant. Et la fenêtre se referma.

Bientôt les visiteurs nocturnes entendirent, à l'intérieur, le bruit de pas se rapprochant d'eux.

Un verrou glissa hors de sa pêne, la porte s'ouvrit, et ils pénétrèrent aussitôt dans la maison.

Une grosse bûche flamboyait dans lâtre et répandait dans la vaste pièce une température agréable.

Les Français s'approchèrent de la cheminée et réchauffèrent leurs membres engourdis par le froid.

Durant ce temps, de Louvigny racontait au maître d'armes les raisons qui les amenaient chez lui, et l'espoir qu'ils avaient qu'il les recevrait et permettrait aux deux officiers de faire quelques passes.

— Certes, messieurs, répondit celui-ci, allez-y de bon cœur ! Je suis heureux de pouvoir vous être utile.

Il alluma d'autres flambeaux de suif, qu'il disposa dans la partie de la salle plus près du foyer, afin que les deux adversaires y vissent mieux.

MM. de Montigny et de Portneuf avaient mesuré les épées du sieur de Noyan et du chevalier de Lorimier. Elles étaient de même longueur et à peu près du même poids.

Comme leur main connaissait mieux cette arme qu'une lame étrangère, on leur permit de s'en servir.

De Louvigny, ayant fait prendre place aux rivaux, leur donna le mot d'attaque par le traditionnel : Aïlez, messieurs !

Aussitôt, les fers se croisèrent, et l'on n'entendit plus que leur cliquetis dans les rencontres heurtées.

Les duellistes, en apparence calmes, se tâtaient d'abord, étudiant la force l'un de l'autre. Mais de Lorimier, plus impétueux que son vis-à-vis, le premier tenta une autre tactique.

Il porta successivement trois ou quatre bottes à M. de Noyan, que celui-ci para magnifiquement. Alors, profitant du fait que le chevalier serait ou dépité, ou surpris de l'insuccès de son attaque, il lui décocha rapidement quelques maîtres coups, mais toujours l'épée

de De Lorimier trouvait la sienne et, dans un grincement d'acier, l'arrêtait en chemin.

Puis, tous les deux, après leur essai, retombèrent en garde comme au commencement, s'étudiant mutuellement.

Il était évident que l'attaque suivante serait décisive.

Chacun le sentait.

Brusquement, M. de Noyan fondit sur M. de Lorimier, et d'une façon si violente, que ce dernier roula de plusieurs semelles. Il redoubla de nervosité et de vigueur ; les lames se froissèrent encore une fois, puis les deux hommes se fendirent simultanément. Il y eut un grand cri. Le fer du sieur de Chavois, entré sous le sein droit de son ennemi, s'était fait un passage de part en part.

De Lorimier s'affaissa, évanoui, entre les bras de ses témoins.

De Noyan était blessé aussi ; l'épée de Guillaume lui ayant traversé le bras droit.

On s'empressa autour des blessés.

Le maître d'armes connaissait un peu la chirurgie. Après examen de la blessure de M. de Lorimier, il la prononça grave, mais non mortelle.

Tous les officiers, à cette parole, eurent un soupçon de soulagement ; même de Noyan, qui ne désirait certes pas la mort de son rival, quoique ce fût lui qui venait de lui infliger cette blessure ; maintenant que leur querelle était vidée, aucun sentiment de rancune ne l'animait. Il était prêt à tendre la main à son adversaire, devenir peut-être son ami plus tard, au besoin.

Ces choses-là se sont vues.

Tout en donnant ses soins aux deux hommes, le professeur d'escrime disait :

— Quand une blessure n'est point mortelle, elle guérit assez vite. Combien de rencontres après lesquelles les adversaires, très grièvement atteints, se sont remis en quelques semaines ?

Sous les soins qu'il recevait, de Lorimier reprenait ses sens. Il ouvrit bientôt les yeux et reconnut ses amis. Il offrit la main à son rival, qui s'empressa à la serrer dans les siennes, ils se pardonnaient mutuellement le mal qu'ils s'étaient fait, emportés par leur orgueil et leur amour-propre.

— Vous allez, me transporter chez moi, n'est-ce pas, messieurs ? demanda Guillaume, d'une voix affaiblie par le sang qu'il avait perdu.

— Peut-être serait-il plus prudent de le laisser ici, dit de Montigny.

— Je préfère être chez moi, dit le chevalier. Je ne demeure pas loin d'ici.

Je pourrai, chez moi, prétexter plus facilement quelque raison pour garder mon lit, et de la sorte aucune affaire fâcheuse ne saurait arriver à M. de Noyan... ou à moi.

Le duel alors était sévèrement défendu dans la colonie, par ordonnance des gouverneurs.

Comme il n'y avait pas de danger à encourir dans ce transport, pourvu que Guillaume fût chaudement couvert, ses amis se rendirent à sa prière et le portèrent à son logis, chez Etienne Landron.

IV

CONCLUSION

La nouvelle de cette passe d'armes entre les deux capitaines s'ébruita, et fut bientôt dans la bouche de tout le monde.

Il fallait bien alors, que le procureur général du Roy sévit contre les infractions de la loi.

En conséquence, le Conseil Souverain s'assembla au palais pour se saisir de cette affaire, le lundi le 5 mars 1691.

Il y avait M. le Gouverneur et M. l'Intendant et maîtres Louis Rouer de Villaray, premier conseiller ; Mathieu d'Amours des Chauffours ; Nicolas Dupont de Neuville ; Jean-Baptiste de Peiras ; Charles Denis de Vitre, Conseillers et François Madeleine Ruette d'Auteuil, procureur général du Roy.

Deux assignations à comparaître devant ce tribunal furent envoyées aux deux accusés.

Enfin, jugement fut rendu contre eux, samedi le 7 avril 1691.

Le Conseil a déclaré et déclare les dits de Noyan et de Lorimier duement atteints et convaincus de s'être querellés et battus sur le champ l'épée à la main et s'être entrecouverts, pourquoi les a condamnés et condamne à amonester chacun la somme de cinquante livres, applicable moitié à l'Hôtel Dieu de cette ville et l'autre au bureau des pauvres d'Icelle, et au dépens du procès, à taxer par le Conseiller Rapporteur défense à eux de récidiver sous telle peine qu'il appartiendra.

(Signé) BOCHART CHAMPIGNY DEPEIRAS.

Ils eurent encore à subir, de M. de Frontenac, la perte de leur poste de commandant de leurs compagnies, qui fut donné à deux autres officiers.

M. de Noyan eut occasion de revoir Mlle LeMoine, après son duel, et sut s'en faire aimer.

Le 8 décembre 1694, il l'épousa, à Québec, après avoir obtenu dispense de trois bans. Les témoins étaient : Guillaume-Emmanuel-Théodore de Maupon, chevalier, comte de l'Estrange ; François-Madeleine Ruette, chevalier, seigneur d'Auteuil, conseiller du Roy, etc., etc.

Après son union avec la fille du seigneur de Longueuil et de Châteauguay, le sieur de Noyan alla demeurer à Montréal.

Je l'ai retrouvé, longtemps plus tard, avec son fils, enseigne dans les troupes, à la Louisiane, d'où, pour certaines raisons d'intrigues, ils furent appelés en France (*).

L'amour qu'avait professé de Lorimier pour Mlle LeMoine s'éteignit et s'éclipsa rapidement. Son cœur n'avait pas été fortement engagé. Après son duel et la perte de son poste de capitaine, il voyagea, et visita Trois-Rivières, Montréal, etc.

Le 27 janvier 1695, à Champlain, eut lieu son mariage avec Marguerite Chouet de Saint-Romain.

Il s'établit ensuite à Montréal, où il demeura jusque vers 1700, à laquelle date il transporta ses pénates à Lachine.

En 1705, il était commandant du Fort Rolland, à Lachine.

M. de Vaudreuil, en écrivant au ministre, en novembre 1708, disait que de Lorimier "est fort incommodé. Sa majesté vouloit bien lui donner une pension au lieu de sa compagnie, elle lui feroit une grande grâce."

De Lorimier fut inhumé à Montréal le 29 juillet 1709.

Régis Roy.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

Paris, 30 septembre, 1886.

Déjà, les drapeaux flottent un peu partout, et Paris prend un air de fête.

Dans les quartiers pauvres, le père et ses gosses s'arrêtent au bazar où ils achètent des étoffes aux couleurs françaises et russes pour décorer la pauvre fenêtre donnant sur l'étroite rue où quand même, la joie sera vive et grande.

On chantera, on dansera et on parlera du Tsar, de la Russie !

Les belles avenues, les grands boulevards offriront un coup d'œil splendide.

Des millions de francs se dépenseront à cette fête offerte par le peuple français à son allié russe. Des wagons-palais ont été construits, avec une richesse admirable, par la Compagnie de l'Ouest.

On veut jeter des fleurs sur le passage des souverains, afin que les voitures impériales ne marchent que sur des roses.

Le Tsar sera bien reçu !

Hier, je suis allé voir le tombeau de Napoléon, aux

(*) Sulte. *Histoire des Canadiens-français*, vol. VI p. 116.

Invalides. Les vieux militaires, qui gardent ce qui fut "le petit caporal," sont joyeux. Ils brossent leurs habits neufs, et, orgueilleusement drapés dans leur longue redingote, ils attendent la visite du Tsar qui viendra, songeur, contempler la chapelle encore pleine de drapeaux russes et le tombeau de celui devant qui s'inclinaient ses ancêtres et tous les souverains de l'Europe.

La grande armée n'est plus, et le glorieux Corse, qui aime la France, repose là, de son éternel sommeil, au milieu des débris de souvenirs guerriers d'une époque dont il fut le roi rayonnant.

C'est devant ce tombeau que passera le Tsar, alors qu'au dehors les drapeaux français et russes flotteront ensemble et que le peuple entier acclamera Nicolas II comme s'il était son sujet !

Vendredi, 2 octobre.

Le Tsar ! c'est toujours le mot d'actualité.

Partout, dans les rues, on vend des gravures (*) représentant Nicolas II et Félix Faure fraternisant ensemble. Seulement, l'empereur reste coiffé, tandis que le président se découvre ; c'était le contraire au temps de Napoléon Ier !

Aujourd'hui, sur le boulevard Montmartre, j'entendais crier : "Qui n'a pas son Tsar !" de la même voix que les marchands crient, à la mi-carême : "Qui n'a pas ses confettis !"

Et le peuple s'empresse d'acheter ici une image russe, là le portrait de l'empereur ou son buste.

Les figures des souverains russes sont gravées sur les verres, les mouchoirs en sont marqués, et tous les journaux illustrés ne portent que leurs images. Le Tsar est l'homme du jour dans toute l'acception du mot.

Sa venue à Paris marquera-t-elle quelque page importante de l'histoire de la France ? Impossible de deviner.

En tous cas, il ne pourra être insensible à l'immense sympathie que le peuple français ressent pour lui et pour la Grande Russie.

Dans ma prochaine chronique, j'aurai le plaisir de vous parler au long des fêtes franco-russes, et cela, d'autant plus que le M. le Préfet de Police de Paris, a bien voulu m'envoyer, au nom du MONDE ILLUSTRÉ, un laissez-passer, me permettant d'aller partout et de tout voir, à mon gré.

Quand vous recevrez ces lignes, le Tsar sera venu et même parti. Il aura vu l'éclat des fêtes parisiennes, il aura senti l'ardente amitié du peuple de France, pour lui et ses innombrables sujets. Et, seul le souvenir ineffaçable de cette magnifique réception, restera dans chaque cœur français et dans l'esprit de tous les heureux étrangers qui auront eu le bonheur d'assister à une telle explosion de sentiments dictés par l'amour de la patrie.

Rodolphe Brunet

LES MARTYRS DU DEVOIR

Le 16 de ce mois, un violent incendie se déclara au No 31, de la rue Saint-Pierre, à Montréal. Ce bâtiment servait de magasins et entrepôts, à la maison Gilmour Frères et Cie, marchands en gros de produits chimiques, savons, huiles, essences, etc. La construction, appartenant aux Sœurs Grises, avait cinq étages.

Malgré les matières inflammables offrant au fléau destructeur un aliment abondant, nos braves pompiers tous appelés sur les lieux, s'étaient enfin rendus maîtres de l'incendie ; un certain nombre d'entre eux s'étaient portés aux divers étages afin de conjurer toute reprise du feu, lorsque tout à coup, le plancher supérieur s'effondrant, entraîna dans sa chute tous les autres planchers, et tout ce qui s'y trouvait !

(*) J'en envoie une des plus jolies au MONDE ILLUSTRÉ.

Un immense cri d'angoisse s'échappa de la foule !...

Après un travail opiniâtre, on put retirer des décombres fumants les corps des pompiers Carpentier, Laporte et King ; ces braves laissent tous des familles dans la plus profonde affliction.

Leurs noms devraient être inscrits en lettres d'or à l'Hôtel-de-Ville et à chacun des postes de pompiers ; et, comme en certain pays, à l'appel de leurs noms, quelqu'un de leurs camarades devrait sortir des rangs et dire : "Mort au champ d'honneur !"

Il y eut en outre dix blessés : Capt. Mann, capt. Viau, David Bennett, capt. Prévost, Burrelle, Mulcahey, John Benoit, Arthur Mann, P. Charest, Geo. Reynolds.

Honneur à ces braves !

Nous espérons que l'importante maison Gilmour Frères et Cie, malgré les pertes—se chiffant, dit-on, par \$100,000—subies en cet incendie, saura reconnaître son devoir envers les familles de ces malheureux ; et les journaux devraient ouvrir une souscription en faveur de ces infortunés, et pour la tombe des "Martyrs du Devoir !"

FIRMIN PICARD.

CLÉRIDENT LAFORTUNE

Le séminaire Sainte-Thérèse a perdu, il y a quelque temps, un de ses plus brillants élèves, et le village de la Pointe Gatineau, près Ottawa, un de ses enfants les plus distingués, Clérident Lafortune.

Agé de vingt ans seulement, admirablement doué sous le rapport physique et intellectuel, M. Lafortune complétait, cette année, un cours d'études classiques pendant la durée duquel il a étonné ses maîtres et ses confrères par la perspicacité de son esprit, la facilité de ses talents et la justesse de son jugement. Ses nobles aspirations, son caractère élevé avaient groupé autour de lui une nombreuse phalange de dévoués amis, qui le regrettent beaucoup.

Saisi soudain d'une fièvre qui devait l'emporter dans la tombe, il commença dès lors à se préparer à la mort. Celle-ci ne tarda pas à arriver. La veille même du jour anniversaire de ses 20 ans, à l'heure où ses camarades, qui l'attendaient avec impatience au



collège, le croyaient en pleine voie de guérison, ses yeux se fermèrent pour ne jamais plus se rouvrir. La famille, il est inutile de le dire, pleura amèrement, et n'est pas prête d'oublier celui pour l'instruction duquel elle s'était tant imposé de sacrifices, et dont l'avenir s'annonçait si bien.

Le défunt était fils de M. Alcide Lafortune et neveu de M. Damase Lafortune, le jeune et énergique maire du village de la Pointe Gatineau. Ses études, nous le répétons, furent très brillantes, et ses belles qualités sociales, avec sa grande piété, en ont fait, de son vivant, un favori parmi la jeunesse des villes de Hull, d'Ottawa et des alentours.

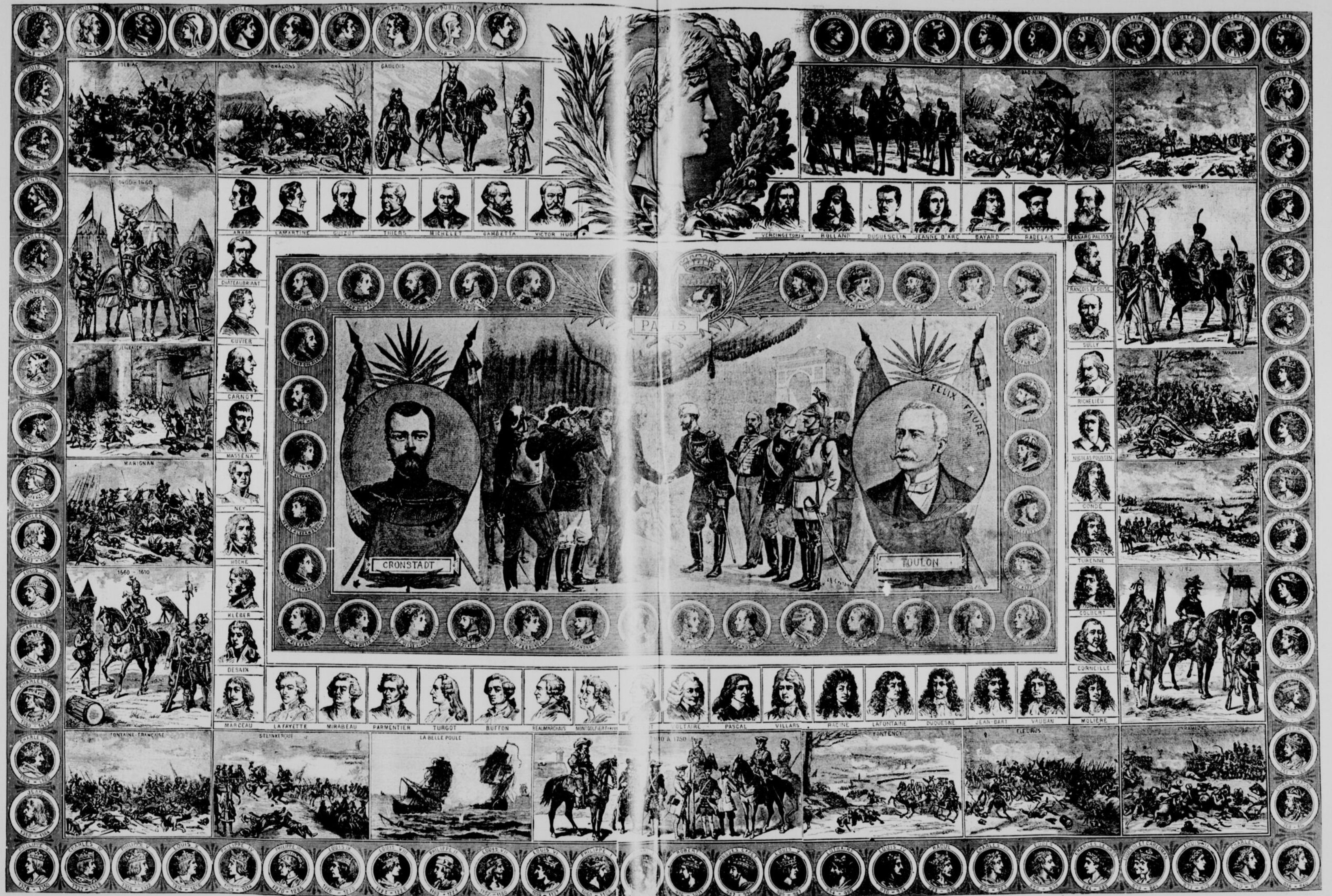
Le Seigneur lui a fait justice en appelant son âme dans le séjour des élus, où il n'y a plus de pleurs, et l'a grandement aimé en le débarrassant des soucis de cette vie.

Hull, septembre 1896.

X.

On dit toujours qu'il faut fermer l'oreille à la calomnie. Mieux vaudrait lui fermer la bouche.

Notre vanité est la plus crédule de toutes nos passions, sans excepter l'amour.—V. CHERBULIEZ.





Swift Dignan Hones Dinan O'Connell Paradis cap. Copeman Webster Loughead Watson
Melvin Murphy Kennedy

QUÉBEC. — L'ÉQUIPE DE LA CROSSE "QUÉBEC," DE LA LIGUE INTERMÉDIAIRE

SPORT

Nous donnons, aujourd'hui, un portrait-groupe de l'équipe de la crosse, les "Québec." Les jeunes et vaillants athlètes, de la vieille capitale provinciale, ont livré des combats mémorables, notamment contre nos "National," de Montréal. L'an dernier, ils les défirent souvent. Mais, cette année, les "National" leur ont enlevé la palme. Ils n'en font pas moins grand honneur à notre capitale provinciale.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

CE QU'ON TROUVE DANS UN NID D'AIGLE

La voracité des aigles et des oiseaux de même famille est bien connue des naturalistes, mais il était réservé à un chasseur suisse de découvrir la variation qui se présente dans le menu quotidien de ces animaux. Cet homme a trouvé dans un nid d'aigle, à côté d'un aiglon, un lièvre fraîchement tué, vingt-sept pattes de chamois, quatre pattes de pigeons, trente pattes de faisans, onze têtes de volaille, dix-huit têtes de perdrix et des restes de lapins, marmottes et écureuils.

COMMENT LES PLANTES RESPIRENT

Une des plus curieuses études microscopiques, c'est celle des poumons d'une plante. Beaucoup de personnes ignorent qu'une plante a des poumons et que ces poumons se trouvent dans les feuilles. Examinée à l'aide d'un puissant microscope, chaque feuille montrera des milliers et des milliers d'ouvertures infiniment petites, sans doute, mais pourvues chacune de lèvres qui dans beaucoup d'espèces s'ouvrent et se ferment continuellement. Ces ouvertures conduisent à de petites cavités dans le corps de la feuille, et par l'ouverture et la fermeture de chaque cavité l'air passe constamment du dehors au dedans et réciproquement, de sorte que l'acte de respiration est toujours en fonction et qu'ainsi le suc de la plante est sans cesse purifié.

LES CHIENS DE SAINT-BERNARD

Un éleveur de chiens, en Autriche, publie une lettre

du prier de l'hospice de Saint-Bernard, au sujet de la valeur actuelle de ces chiens.

"Vous me demandez si, aux temps actuels, nos chiens rendent les mêmes services aux voyageurs que ceux qu'on leur attribuait généralement autrefois. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Ils ne renient en aucune façon leur passé. L'hiver, ils nous sont indispensables, non seulement parce qu'ils trouvent encore des malheureux étendus sous la neige, mais aussi parce que nous avons en eux les seuls guides qui puissent nous conduire sûrement sur le bon chemin dans les montagnes, après une tempête de neige. La seule différence, c'est que les chiens ne portent plus, comme jadis, un panier ou un flacon attaché à leur cou. C'est maintenant réservé aux Frères de l'hospice."

POISSONS SANS YEUX

Des poissons ont été découverts à une profondeur de plus de trois milles, sous la surface de la mer, et dans certains parages les habitants de l'eau salée à cette profondeur sont très nombreux et très divers.

Le plus grand nombre est dépourvu d'yeux, semblables sous ce rapport à certains poissons des cavernes, des lacs ou des rivières souterraines, mais d'une taille de beaucoup supérieure. Les autorités piscatoires appellent ces citoyens des mers profondes "les habitants des zones des abîmes" et donnent des études savantes sur les causes de cette absence parfois complète d'appareils destinés à la vue. Le résumé de toutes ces dissertations érudites se réduit à ceci : c'est que des organes visuels, s'ils étaient donnés à ces poissons, leur seraient d'une inutilité absolue et que la nature, pour ce motif, leur a procuré en échange des organes du tact perfectionnés. Jadis, les philosophes enseignaient que les poissons ne pouvaient vivre à une profondeur de plus d'un mille, à cause de l'énorme pression que leurs corps n'auraient pu supporter. Les recherches modernes, cependant, ont prouvé que la Providence a considéré tout cela et s'est arrangée en conséquence. Les créatures de ces profondeurs sont très légères de structure et leurs tissus et muscles sont comme une espèce de filet. L'eau passe directement par ces interstices, égalisant ainsi la pression.

Les poissons des mers profondes qui sont en état de résister à une pression de beaucoup de tonnes par pouce carré, meurent aussitôt qu'on les amène à la surface, parce que l'air comprimé contenu dans leurs vésicules se dilate de façon à déchirer celles-ci.

— Mon petit ami, ce n'est pas en faisant des tours de force que vous avancerez dans vos études.

— Si monsieur : papa veut que je saute une classe à la rentrée, il faut bien que je m'exerce.

Les *Lettres d'un étudiant*, voilà un livre qui devrait être entre les mains de tous les délicats en littérature. Ces lettres sont intéressantes et d'une haute facture. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

RÉBUS



EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

— Moi ! mais je suis innocent, dit naïvement le bonhomme. Les deux agents savaient évidemment à qui ils avaient affaire et les motifs de cette arrestation.

La figure de Barabas et son ahurissement semblaient les amuser beaucoup.

Mais, très graves, très sérieux, ils restaient imperturbables.

Barabas venait de sauter hors de son lit.

Et il gesticulait en chemise devant les agents.

— Au Dépôt ! au Dépôt ! C'est une indignité !

— Habillez-vous, monsieur Barabas... et ne vous fâchez pas.

— Je suis un honnête homme. Et vous allez me mettre les menottes ?

— Mais non, monsieur Barabas, nous ne vous mettrons rien du tout. Vous ne voulez pas faire de résistance, je suppose !

— Ah ! mon Dieu ! au Dépôt ! au Dépôt !

— Vous n'en mourrez pas.

Et regardant la chambre pauvre du bonhomme, dans laquelle il y avait juste le nécessaire, l'agent ajouta :

— Vous serez aussi bien logé qu'ici !

Avec force soupirs, Barabas passa son pantalon.

— Est-ce que j'ai le temps de faire ma toilette ?

— Mais oui, mais oui.

— Merci, mes bon messieurs, merci !

Un quart d'heure après il était habillé, prêt à partir.

— Je vous suis, puisqu'il le faut. Mais ma femme n'est pas rentrée et j'aurais voulu l'embrasser avant de sortir.

— Elle viendra vous voir !

Barabas descendit, se lamentant toujours.

— Le Dépôt ! le déshonneur ! Qui sait ce qu'on va me faire ? Qui sait ce que je vais endurer ?...

— Ne craignez rien, monsieur Barabas, la torture est abolie depuis longtemps.

Le bonhomme releva la tête avec dignité.

— Il reste la torture morale, monsieur.

Une voiture était en bas ainsi que l'avaient annoncé les agents. Barabas y prit place.

Une demi-heure après, il entra au Dépôt, la tête basse, son chapeau à la main, saluant profondément le concierge qui vint ouvrir et les surveillants qu'il rencontra dans le vestibule.

On prit son nom sur le registre d'écrou ; on donna reçu aux agents qui partirent, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Barabas se trouvait enfermé dans une cellule propre, meublée d'un lit, d'une table et d'un escabeau.

Il tomba sur le lit, accablé.

— En prison ! disait-il, en prison, moi.

Et il commença par pleurer, parce qu'il avait peur.

Puis, quand il eut bien pleuré, ce fut la colère qui remplaça les larmes, une colère où entraient bien aussi de l'amour-propre, et je ne sais quel orgueil de résister aussi, lui chétif, à la toute-puissance de la police parisienne.

— Ah ! ils m'emprisonnent ! Eh bien, ils ne sauront rien !

La journée se passa ainsi, dans la solitude. Ayant pris sa résolution, il mangea de fort bon appétit les haricots qu'on lui apporta, dormit jusqu'à cinq heures, mangea de nouveau avec appétit et attendit la nuit.

— Demain, sans doute, on m'interrogera ! se disait-il.

Mais la journée du lendemain s'écoula sans qu'on vint le chercher. Cela lui parut long.

— Eh bien, ils ne se pressent guère.

Le surlendemain, rien encore.

Et ainsi les jours suivants.

— Ils m'ont oublié !

Enfin, le cinquième jour, un surveillant ouvrit la lourde et étroite porte de sa cellule.

— Suivez-moi !

Barabas fut debout aussitôt.

Il sortit, emboitant le pas au surveillant.

Celui-ci le remit à des gardes municipaux qui lui firent traverser

la cour, des corridors ; il passa sous une voûte et se trouva sur le boulevard du Palais.

— Où me conduisez-vous ? demanda le bonhomme.

Les gardes ne répondirent pas.

Il marchait entre les deux et les promeneurs le regardaient curieusement.

Un gamin se planta devant lui, les mains dans les poches.

— T'as pourtant une belle boule, toi ; qu'est-ce que t'as fait pour qu'on te ballade entre deux cipales ?

Barabas entendit, s'arrêta, voulut lui expliquer son cas, naïvement, mais deux bras le poussèrent rudement et il n'en eut pas le temps.

— C'est pas un assassin, bien sûr ! faisait le gamin.

Les gardes entrèrent dans le bâtiment de la préfecture.

On monta au premier étage ; on traversa des salles où attendaient des garçons de bureau, où se promenaient des agents de la sûreté, où patientaient des solliciteurs.

— Je m'y reconnais ! murmura Barabas. On me conduit chez le préfet de police.

Celui-ci était à son bureau, en train de donner des signatures que recevait, au fur et à mesure, son chef de cabinet.

Il reconnut Barabas.

— Ah ! ah ! dit-il, sans cesser de signer... Vous voilà, mauvaise tête ?

— Permettez, monsieur le préfet... dit Barabas.

— Vous êtes au Dépôt depuis cinq ou six jours, paraît-il ?

— Et je trouve le temps passablement long.

— C'est votre faute. Rien ne vous est plus facile que de recouvrer votre liberté...

— Oui, je sais, en vous disant où sont les papiers de Lafistole ?

— Justement.

— Eh bien, monsieur le préfet, permettez-moi de vous dire qu'en m'emprisonnant, c'est-à-dire en employant la violence, vous avez usé du moyen justement contraire à celui qui eût pu me convaincre.

— Ah ! ah !

Et le préfet signait toujours.

— Je ne dirai rien aussi longtemps que je serai au Dépôt.

— Et parlerez-vous si je vous fais remettre en liberté ?

— Je ne dis ni oui ni non. C'est mon affaire.

Le préfet réprima un geste de colère.

Le bonhomme acceptait la lutte. Et dans ce singulier combat, il n'était pas certain que le préfet dût être vainqueur.

Celui-ci répliqua sèchement :

— Eh ! monsieur Barabas, vous vous plaisez donc au Dépôt ?

— Je m'y ennuie un peu, mais la nourriture est bonne : les employés sont pleins d'égards. On y a chaud... et si j'avais seulement mon piston, je serais l'homme le plus heureux du monde...

— Eh bien, restez-y, monsieur Barabas... Lorsque le calme de cette vie vous pèsera, vous savez ce qu'il faut faire pour sortir. La porte s'ouvrira toute grande devant vous !

Le préfet sonna.

Les deux gardes reparurent.

Le préfet leur montra Barabas d'un geste silencieux, et se remit à ses signatures, très indifférent en apparence, furieux au fond.

Barabas fut réintégré dans sa cellule.

Le lendemain, il reçut la visite de sa femme et de son fils. Comme son fils paraissait très ému et que sa femme pleurnichait, il fut presque ébranlé dans sa résolution.

Mais dès qu'ils furent partis, il n'y pensa plus.

Il se sentait grandi de cent condées depuis qu'il résistait à la Préfecture. Il était une victime, une victime résignée, mais dont l'inertie tenait tête au " bourreau ".

Encore huit jours se passèrent.

Pendant ce temps-là, des agents conduits par Victor Leroy étaient venus, pour la seconde fois, bouleverser les pauvres meubles de la rue des Acacias.

— Inutile, allez, disait la mère Barabas. Si les papiers étaient ici, je les aurais trouvés depuis longtemps.

Enfin, un jour, Barabas, encore endormi, entendit que l'on ouvrait la porte de sa cellule.

Il se leva.

— Habillez-vous et suivez-moi ! dit un surveillant.

Barabas se vêtit en un tour de main.

— Encore une visite au préfet ! murmura-t-il.

Le surveillant le fit descendre, traversa le vestibule devant lui. Le concierge ouvrit la porte.

Le surveillant s'effaça devant lui.

— Passez !

— Après vous ! fit poliment Barabas qui ne comprenait pas.

— Non, non, passez !

Barabas s'inclina et sortit.

Dehors, il s'arrêta étonné de ne point voir là deux gardes ou deux sergents de ville pour le conduire.

Et au même instant, il entendait, derrière lui, un grand bruit retentissant.

Il se retourna.

La porte du Dépôt venait de se fermer.

Il était libre....

Libre !

Il aurait bien dansé, le père Barabas, si ses vieilles jambes le lui avaient permis.

Il se hâta de traverser la cour.

Quand il fut sur le point de mettre le pied sur le boulevard, il regarda en arrière.

On ne le poursuivait pas. Personne derrière lui ! !

Plus de doute ! c'était bien la liberté !

—Enfoncée, la Préfecture ! murmura-t-il.

Et allègrement il remonta le boulevard, traversa la Seine, flâna dans les Halles, prit un omnibus et rentra chez lui.

Sa femme préparait le déjeuner pour elle seule.

—Pour deux ! dit-il en entrant.

Et il l'embrassa.

—Tu as fini par céder ?

—Non.

—Tu ne leur as rien dit ?

—Rien !

La mère Barabas regarda son mari avec une surprise où il y avait un peu d'admiration.

Au fond, bien qu'elle eût voulu profiter du secret de Lafistole, elle était quand même flattée d'avoir un mari capable de tenir tête aux fonctionnaires tout-puissants de la Préfecture.

Quand il eut déjeuné, Barabas courut à l'Elysée-Montmartre. Il était inquiet ; ses soirées de piston à ce bal, c'était son unique gagne-pain. L'avait-on remplacé, depuis quinze jours qu'il était absent ?

Oui, le directeur du bal lui avait donné un successeur ; mais heureusement pour Barabas, le chef d'orchestre en était fort mécontent ; l'homme se grisait et était inexact.

Barabas reprit son pupitre le soir même.

C'était, du moins, la vie assurée.

VI

A Orléans, Valentin reçut un soir la visite d'un homme à tournure militaire, rablé, au regard dur et droit.

L'homme lui avait fait passer sa carte qui portait simplement son nom :

VICTOR LEROY

mais sur laquelle celui-ci avait ajouté au crayon :

" Du service de la Sûreté."

Il y avait trois jours déjà que Valentin avait eu avec Jean-Joseph la conversation que nous avons rapportée.

Et la veille, ayant eu la curiosité de se rendre à Vilvaudran, il avait acquis la certitude que Jourdan n'avait pas été inquiété et qu'il continuait d'être libre.

Alors, Jean-Joseph, lui aussi, l'abandonnait donc !

Et pourtant sa promesse était formelle :

—Justice vous sera rendue, mon enfant ! avait-il dit.

Et aucun acte ne suivait cette parole.

Le désespoir l'avait repris.

Il sentait confusément autour de lui des obstacles qui semblaient venir de ceux mêmes qui auraient dû l'aider. On eût dit que les juges étaient ligués contre lui. Il avait mis en Jean-Joseph sa dernière espérance. Et voilà qu'elle s'écroulait comme les autres.

L'esprit tendu, le front soucieux, de la colère plein le cœur, il réfléchissait à sa situation quand son valet de chambre vint lui remettre une carte de Victor Leroy.

Agent de la Sûreté ! Cela le frappa

Il dit vivement :

—Faites-le entrer !

Victor Leroy arriva aussitôt, salua poliment, et resta debout, dans une attitude militaire, mais sans timidité et sans gêne, attendant qu'on l'interrogeât.

Valentin le considérait attentivement.

Et il fut attiré tout de suite par l'air d'énergie et d'honnêteté répandu sur cette physionomie.

—Vous avez désiré me parler, monsieur ?

—Oui, monsieur. J'ai quelques renseignements à vous demander.

—A moi !

—Oui. Et peut-être bien des choses à vous apprendre.

Valentin lui ayant fait signe de s'asseoir, Victor Leroy s'installa commodément ; puis :

—Monsieur, dit-il, sans vous connaître, je me suis beaucoup occupé de vous en ces derniers temps. Le meurtre de Lafistole et la mort si malheureuse de votre père m'avaient frappé ; cette affaire se présentait, de cette façon, avec un côté mystérieux qui me séduisit.

—Et auriez-vous découvert la vérité ? fit Valentin vivement.

—Ma foi, non, pas encore. Seulement, j'ai appris que vous-même, vous étiez convaincu de l'innocence de M. de Séverac que vous vous êtes donné la mission de prouver cette innocence.... C'est vrai ?

—N'est-ce pas mon devoir ?

—Assurément.... Mais les jours s'écoulaient. Vous ne trouvez rien.... ou pas grand chose.... moi non plus.... Cela pourrait durer si nous continuions de travailler ainsi chacun de notre côté.... Je viens donc vous proposer d'unir vos efforts aux miens.... Vous devez savoir des choses que j'ignore. Moi, je vous en apprendrai peut-être que vous ne connaissez pas.

Valentin lui tendit la main.

L'allure franche et décidée de l'homme lui plaisait.

—A la bonne heure, dit Victor Leroy, avec un sourire, je vois tout de suite que nous sommes d'accord.... et, pour attirer votre confiance, je vais vous parler le premier. Quand j'aurai dévidé mon écheveau, vous parlerez à votre tour.

—Soit.

Alors, en termes nets, précis, qui prouvaient la justesse de son coup d'œil et la clarté de son intelligence, Victor Leroy raconta à Valentin l'histoire du dossier de Bastien, volé par Lafistole dans la caisse de Me Chavarot et plus tard confié à Barabas.

—Et Barabas est mon beau-frère ! dit Victor. C'est là une chance.... mais Barabas est le tombeau des secrets.... Sans sa femme, ma sœur—je n'aurais jamais rien su.

Il dit comment il avait eu connaissance du dossier, comment il en avait parlé au préfet de police, quelles recherches avaient été faites, l'arrestation de Barabas, les tentatives inutiles.

—En quoi les papiers volés dans la caisse de Me Chavarot peuvent-ils m'intéresser ?.... demanda Valentin.

—Si je vous avais dit tout de suite en quoi ils consistent, vous ne m'auriez pas adressé une pareille question.... S'ils ne vous intéressent pas, vous, directement, il n'en est pas de même de la famille dans laquelle vous allez entrer.

—M. d'Hautefort ?

—Oui.

—Parlez ! dites-moi tout.

—Je ne suis pas venu pour autre chose.

Et il lui dit, pendant que Valentin, troublé, terrifié, manifestait la plus vive émotion, en quoi consistait le dossier Bastien : pièce établissant l'identité de Clotilde, déclarations de Peterson, le banquier de Rio-de-Janeiro ; pièces établissant la mort de Bastien ; la fortune qu'il laissait à sa fille et dont le notaire avait la responsabilité, etc. Ces pièces, confiées à un particulier, auraient pu être détruites, peut-être, sans inconvénient après le mariage de Clotilde—et avec elles eût été détruit le fatal secret—mais le notaire, responsable de la fortune, responsable de Clotilde, n'avait pas cru devoir s'en dessaisir, afin d'être prêt à rendre ses comptes, dans le cas où se serait produite une revendication tardive. Du reste, confié à l'honneur de Chavarot, enfermé dans son coffre-fort, le dossier pouvait être considéré comme n'existant plus....

—Et ce secret, tombé entre les mains de Lafistole ?....

—Lafistole a voulu s'en servir.... Il était ambitieux, ce garçon, et vous ne devinez pas que vous aviez en lui un rival....

—Bérengrère ?

—En effet, il voulait tout simplement épouser Mlle Bérengrère. Je le tiens de Me Chavarot à qui Mme d'Hautefort a tout raconté.

—Le misérable !

—Il est mort. Ne nous occupons plus de lui.

Valentin se promenait à grands pas dans le salon où avait lieu cette conversation.

Des voiles se déchiraient devant ses yeux.

Il apercevait maintenant la vérité.

Mais cette vérité, elle était si incroyable, si terrible, qu'il se refusait encore à y croire.

—Non, non, ce n'est pas possible ! dit-il tout haut.

Victor Leroy l'entendit.

Il dit, très calme, un peu triste, pourtant :

—Tout est possible, monsieur.... Je ne sais à quoi vous pensez, à quoi répond votre exclamation, mais ne vous étonnez de rien !.... Quand des passions sont déchaînées, tout arrive.

Non, non, disait Valentin.

C'est qu'il pensait maintenant aux lettres écrites par l'inconnue à Lafistole !.... Ces lettres de l'écriture de Clotilde, elles étaient de Clotilde, assurément....

Puis Lafistole était allé rue du Châtelet, à l'hôtel d'Hautefort ; il était allé à Vilvaudran plusieurs fois ; la dernière fois il n'en était pas revenu !

Et c'était dans les bois de Vilvaudran qu'on avait retrouvé son cadavre !...

Mais alors cette femme que Cadour avait vue, pendant la nuit, n'était-ce donc pas Clotilde elle-même ?

Clotilde qui, avec la complicité de Jourdan, avait assassiné Lafistole ?...

Horrible pensée !

Et les souvenirs se pressaient en foule maintenant, à son esprit.

Que de fois il avait été frappé le l'émotion singulière de Clotilde, lorsqu'il lui disait quelles étaient ses espérances de bientôt retrouver le meurtrier de Lafistole !

Et le jour où il avait montré à Bérengère et à sa mère les lettres prises au dossier, Clotilde avait failli s'évanouir !

Voilà donc pourquoi, le jour où il avait accusé Jourdan, Clotilde l'avait défendu avec tant d'énergie !

Et voilà pourquoi Bérengère, à qui sa mère, sans doute, avait tout avoué, était venue le trouver, certain jour, pour le supplier de retirer son accusation contre le dessinateur !

C'est que, accuser Jourdan, c'était accuser Clotilde.

Perdre l'un, c'était obliger l'autre à se perdre !

Oui, oui, il comprenait tout, le malheureux !...

Clotilde assassin, Jourdan complice, tout s'expliquait le plus naturellement du monde, tout s'enchaînait !...

Voilà pourquoi Jourdan n'avait pas été arrêté ! Lorsque Clotilde l'avait su menacé, elle était venue raconter à son mari la triste énigme de ce meurtre !...

Voilà pourquoi Daniel avait eu, devant lui, une attitude si embarrassée ! pourquoi il n'avait pu expliquer la mise en liberté de Jourdan ! pourquoi il avait évité longtemps la visite de Valentin !

Voilà pourquoi, enfin, Jean-Joseph lui-même restait inactif au milieu de ce drame !... Rien ne lui était connu au moment où Valentin était venu se confier à lui !... Il avait tout appris !... Et l'horreur de cette situation lui avait enlevé, pour un moment, son énergie, son libre arbitre, la haute et sainte notion du juste et de l'injuste !

Victor Leroy regardait le jeune homme avec curiosité :

— Il paraît, se disait-il, que ce que je viens de lui apprendre n'est pas sans intérêt pour lui ! Je m'en doutais bien un peu !

Et s'approchant de Valentin.

— Moi, je n'ai plus rien à vous raconter, monsieur de Séverac... Et, si j'en crois votre émotion, je devine que j'ai bien fait de venir vous trouver... Maintenant, aurez-vous quand même assez de confiance en moi pour tout me dire ?

— Certes !

— Je vous en remercie d'avance... Je suis venu vous trouver avec l'approbation de mes chefs. Et, toujours avec leur approbation, rien ne sortira de tout ce que nous dirons, de tout ce que nous ferons, si tel est votre bon plaisir ?

Et il ajouta à mi-voix :

— L'honneur de la famille d'Hautefort en dépend, n'est-il pas vrai ?...

— Oui, dit Valentin, sur le même ton.

— Alors, de la prudence ! de la prudence !... Parlez, maintenant, monsieur de Séverac, comme si vous aviez devant vous un ami de vingt ans

Ce fut au tour de Valentin de lui raconter comment il avait recommencé l'enquête et ce qu'il avait découvert : le témoignage de Cadour, la culpabilité de Pierre Jourdan et de la femme inconnue.

Il ne cacha pas ses démarches auprès de Daniel, ce qui s'en était suivi, l'inutilité de son accusation et cette étrange mauvaise volonté qu'il rencontrait chez Daniel et chez Jean-Joseph lui-même.

— C'est assez clair !... murmura l'agent, quand Valentin se tut. Et je vais résumer d'un mot vos pensées de tout à l'heure, quand vous vous promeniez avec tant de fièvre dans le salon : c'est Mme d'Hautefort qui a fait le coup... aidée par Pierre Jourdan.

Valentin tressaillit, baissa la tête et ne répondit pas.

— Maintenant, pourquoi ce Jourdan ? Je comprendrais Mme d'Hautefort toute seule !... Est-il vraiment complice ou est-ce le hasard qui l'a conduit là ? Je pencherais volontiers vers cette dernière hypothèse, puisqu'il ressort de l'instruction et de votre enquête personnelle que le cadavre de Lafistole avait été apporté au carrefour — mais que le crime avait dû être commis autre part.

C'était au tour de Victor Leroy à paraître très agité.

Certes, il n'avait pas prévu que l'affaire prendrait une tournure aussi grave.

Il regrettait presque d'être venu à Orléans et d'avoir fourni à Valentin la clé du mystère que le jeune homme essayait de pénétrer depuis si longtemps.

Leroy, d'un mot, avait rendu la situation de la famille d'Hautefort plus inextricable encore.

Il ne restait à Valentin que deux choses à faire.

Il irait trouver Barabas, obtiendrait de lui les papiers confiés par Lafistole, par la persuasion ou par la ruse.

Avec ces papiers, il se rendrait chez Jean-Joseph.

Et il lui demanderait justice.

Voilà ce qu'il ferait tout d'abord !...

Et Jean-Joseph n'hésiterait pas plus longtemps.

Ou bien, il se tairait... Il ordonnerait à Victor Leroy lui-même de ne rien dévoiler de ce qu'on lui avait confié.

Au lieu de déshonorer les d'Hautefort, au lieu de faire mourir de honte Bérengère et Clotilde, il resterait déshonoré ; il laisserait déshonoré la mémoire de son père !...

Cela se résumait dorénavant à cette alternative :

Sauver les d'Hautefort ou réhabiliter Séverac !...

Et maintenant qu'il savait pourquoi Bérengère était venue lui dire de renoncer à accuser Pierre Jourdan, maintenant qu'il savait aussi pourquoi elle lui avait dit, un jour, que jamais elle ne serait sa femme, il l'en aimait davantage pour ce qu'elle avait souffert !...

— Monsieur de Séverac, dit Victor Leroy, il faut, avant toutes choses, que vous ayez entre les mains les pièces volées par Lafistole.

— Barabas ne les abandonnera jamais.

— Qui sait ? Je le connais, mon beau-frère. Il est entêté. Il n'a pas voulu céder à la force, mais il cédera peut-être à la douceur, à la persuasion. Voulez-vous me suivre à Paris ?

— A quoi bon ? Ne sais-je pas ce que contiennent ces papiers ? Vous venez de me le dire !...

— Je vous l'ai dit, soit ; mais cela suffit-il ? Je vous ai indiqué où était la preuve de l'innocence de votre père ; cette preuve, vous savez en quoi elle consiste, mais vous ne la possédez pas.

— A quoi bon ? je le répète.

— Il vous la faut, croyez-moi, monsieur de Séverac, que vous vous en serviez ou non. Je ne vous donnerai point de conseils, dans la très grave situation où vous vous trouvez. Je vous garderai le secret le plus absolu ; si vous voulez faire réhabiliter votre père, les papiers détenus par Barabas ne vous seront pas inutiles pour convaincre les nouveaux juges. Et si, d'autre part, vous hésitez devant la terrible obligation de déshonorer la famille d'Hautefort, vous lui rendrez, à cette famille, un fier service en lui restituant le dossier Bastien.

Valentin se taisait.

— Me serait-il permis de vous demander, M. de Séverac, à quoi vous êtes résolu.

— Le sais-je, mon Dieu ! le sais-je.

— Vous êtes le seul maître des événements, aujourd'hui... ne l'oubliez pas !

— Hélas !

— Votre père d'une part, votre fiancée de l'autre... il faudra que vous choisissiez.

Valentin, les poings serrés, les sourcils froncés, donnait dans toute son attitude, les signes du plus violent désespoir.

— Que faire ? se disait-il, quel parti prendre ?

— M'accompagnez-vous à Paris, monsieur ?

— Oui.

— Bien. Notez que cela ne vous engage à rien... Une fois le dossier entre vos mains, vous aurez quand même votre liberté d'action !...

— Quel train prenez-vous ?

— Nous pourrions être à Paris vers quatre heures ce soir... il est inutile de perdre du temps.

— Soit. Je vous rejoindrai à la gare.

— Bien. A tout à l'heure.

Valentin était dans une si douloureuse surexcitation, que Victor Leroy ne voulut pas lui imposer plus longtemps sa présence.

Il partit aussitôt.

Et Valentin, accablé, se mit à pleurer silencieusement.

Ainsi, il tenait l'honneur de Bérengère et de Clotilde et il pouvait, cet honneur, le détruire d'un mot.

Et il retrouvait du même coup la considération !...

Du même coup, il lavait le nom de son père de toute flétrissure ! Oui, son devoir était là !...

Son père, du fond de sa tombe, le lui criait.

— Venge-moi... Venge-moi donc !

Ah ! comme il les comprenait, les tristes et cruelles luttes qui s'étaient livrées dans le cœur de Daniel et de Jean-Joseph.

Ne les éprouvait-il point, à cette heure ?

N'hésitait-il pas, lui aussi, entre son devoir et son cœur ?

Le devoir lui criait :

— Songe à ton père ! à toi-même !

Le cœur, aussi haut, répondait :

— Songe à Bérengère ! à son amour !

Et fatigué par ce combat, il ne savait pas lequel des deux serait le plus fort !...

Vers deux heures, il se trouvait à la gare des Aubrais et rencontrait Victor Leroy.

L'agent remarqua tout de suite sa pâleur.

— Vous souffrez, monsieur ? demanda-t-il avec intérêt.

—Beaucoup ! dit Valentin dont la voix s'altéra et dont les yeux s'emplirent de larmes.

Leroy hocha la tête, soucieux.

Il se disait !

—Je comprends ses réflexions, mais du diable si je devine comment il pourra se tirer de là !

Le train était en gare.

Ils s'installèrent dans un compartiment de premières.

Jusqu'à Paris, Valentin ne prononça pas un mot.

La tête penchée sur la poitrine, les yeux clos, il semblait dormir, tant son corps était immobile.

Il ne dormait pas.

Il rêvait.

L'arrêt du train à Paris le réveilla.

—Messieurs, vos billets !

Il regarda Leroy avec étonnement.

Ah ! qu'il était loin de là ?

Il poussa un soupir. Il rentrait dans la réalité.

Quelques secondes après, le train entra en gare et il mettait le pied sur le quai.

Ils se rendirent tout de suite rue des Acacias, mais Victor Leroy, seul, monta chez Barabas.

Il en redescendit aussitôt, du reste.

Mme Barabas avait appris à Victor que son mari avait trouvé à employer deux ou trois heures de l'après-midi à remettre au net les livres d'un petit commerçant du quartier.

Il ne devait rentrer que vers sept heures.

Sur une question de son frère, Mme Barabas avait répondu que son mari continuait tous les soirs de faire partie de l'orchestre de l'Elysée-Montmartre.

—C'est là que nous irons le trouver, dit l'agent à Valentin.

Le soir, en effet, de bonne heure, ils entraient dans le bal. Ils étaient les premiers.

Les musiciens eux-mêmes n'étaient pas arrivés.

Ils attendirent.

Au bout d'un quart d'heure, Barabas parut.

Il aperçut pas Valentin et Victor Leroy qui s'étaient assis auprès de la balustrade devant la salle de bal et s'étaient fait servir des consommations.

—Voilà notre homme ! murmura Leroy en poussant Valentin du coude.

Valentin et Leroy le suivirent des yeux, machinalement.

Barabas portait à la main sa boîte à piston, qu'il rapportait toujours avec lui, à la maison, et qui contenait les papiers de Lafistole.

Il alla poser cette boîte sur l'estrade, près de sa chaise et de son pupitre, redescendit et se dirigea vers le café du bal ; il en revint aussitôt, ayant son piston qu'il alla coucher sur sa chaise.

Puis il se croisa les bras et attendit.

Le manège n'avait pas échappé à l'œil attentif de Leroy.

—Tiens ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?

Le bal était commencé. La boîte à piston ne quittait pas les jambes de Barabas.

On eut dit qu'il y avait enfermé un trésor.

Et c'est ce que pensait l'agent.

—Un trésor ! Eh ! parbleu, les papiers ! Je suis persuadé que les papiers sont dans la boîte.

Il se rappelait, en effet, que dans les perquisitions faites rue des Acacias, on avait négligé d'y regarder. A quoi bon ? L'instrument n'en tenait-il pas toute la place ?

Le bal fut interrompu pendant un quart d'heure, vers le milieu de la soirée, pour donner aux musiciens le temps de prendre un peu de repos.

—Je vais aller l'inviter, dit Leroy. Je vous le présenterai. Vous verrez, c'est un brave homme.

Mais l'agent comptait sans l'obstination du vieux.

Jamais il ne voulut quitter l'orchestre.

En vain Leroy insista-t-il. L'autre refusa.

—Après le bal, dit-il, nous boirons un verre ensemble si vous êtes encore là... Autrement, ça sera pour plus tard.

Il fallut bien que Leroy en passât par cette fantaisie.

—Ce n'est pas drôle de rester trois ou quatre heures à regarder sauter dans une pareille chaleur... mais c'est utile... Je suis certain que les papiers sont avec lui... Patientez un peu... Tout à l'heure, vous en aurez la preuve.

Le dernier quadrille dansé, la polka finale achevée, le bal se vida peu à peu, déversant ses clients sur le boulevard où une petite pluie fine commençait à tomber.

—Attention ! dit Leroy.

Les musiciens de l'orchestre descendaient, se pressant, heureux d'être quittes de cette corvée.

Victor Leroy ne perdit pas un des mouvements de Barabas.

Barabas remit une des boîtes à un garçon et garda l'autre ; et celle-ci, à sa couleur passée, au cuir rongé par les années, Leroy n'eut

pas de peine à la reconnaître pour celle que le vieux avait tenue pendant toute la soirée entre ses jambes.

—J'étais bien sûr de ne pas me tromper... se dit l'agent.

Et il se frotta joyeusement les mains.

Maintenant, comme il l'avait expliqué à Séverac, trois moyens s'offraient à lui de conquérir ce dossier :

La force, la ruse, la persuasion.

La force contre ce vieillard inoffensif, doux et sympathique dans son obstination même, il ne voulait pas l'employer, cela lui répugnait.

La ruse, il l'emploierait si la persuasion ne lui réussissait pas.

Barabas passait devant lui, le dos voûté, d'un pas fatigué.

—Eh ! beau frère...

—Tiens ! Victor... Je l'avais oublié !

Ils se serrèrent de nouveau les mains.

Et le vieux, riant :

—Tu fais la fête, cette nuit ?

—Non.

—Alors, quoi ? Tu es venu ici en surveillance ?

—Et tu as trouvé ?

—Bredouille, mon pauvre Barabas... Ah ! les coquins deviennent aussi rusés que les honnêtes gens, ma parole...

—Ah ! ah ! dit en riant Barabas qui semblait de bonne humeur.

—Et j'ai gagné une soif dans cette chaleur !...

—C'est comme moi... tous les soirs... Pense donc ! Pendant quatre heures, je tousse dans mon instrument... et pas un bock !

—Je t'en paye un au café voisin, sur le boulevard.

—Ce n'est pas de refus. Je n'ai pas tous les soirs l'aubaine d'une invitation pareille.

Et comme il voyait que Valentin, silencieux, les suivait, il regarda Leroy d'un air interrogateur.

Alors, Leroy fit les présentations :

—M. Valentin...

Il ne voulut pas dire son nom de Séverac.

Et il glissa à l'oreille de Valentin, un peu surpris :

—Ça l'effrayerait... Ça le mettrait sur ses gardes... Plus tard !

Valentin acquiesça d'un signe de tête.

Ils avaient franchi le contrôle, descendu les marches et se trouvaient sur le boulevard.

La pluie continuait à tomber.

—Entrons ! dit Leroy.

Et ils pénétrèrent dans un café où ils choisirent une table dans une encoignure, séparée du reste de la salle et où l'on pouvait causer en liberté.

Du reste, les consommateurs se faisaient rares.

Quelques couples, seulement, jeunes gens et filles, sortant du bal et qui soupaient.

—Des bocks, d'abord, fit Victor, parce que nous mourons de soif. Ensuite nous verrons par quoi on continuera...

—Oh ! oh ! tu fais sauter tes économies ? dit Barabas avec un gros rire.

Et il tapa sur le ventre de son beau-frère.

Il vidèrent leurs bocks.

—Dis-donc, vieux, débarrasse-toi de ta boîte à piston, fit Leroy d'une voix indifférente et en s'essuyant les lèvres.

—Oh ! elle ne m'embarrasse pas, j'ai tant l'habitude qu'elle ne me quitte pas.

—Tu ne vas pas la garder à ton bras, je suppose. Range-la dans un coin.

—Si ça ne te fait rien, je vais la mettre sous la table.

—Où tu voudras.

Leroy remarqua que, sous la table, Barabas avait posé le pied sur la boîte.

De cette façon, personne ne pouvait y toucher sans qu'il s'en aperçût.

—J'ai faim, moi ! dit tout à coup l'agent. Et vous, monsieur Valentin ?...

—Mon Dieu, je vous avouerai, fit Valentin, que Leroy avait averti d'un coup de genou, que n'ayant pas l'habitude de me trouver hors de mon lit à pareille heure, je mangerais bien quelque chose... En province, on se lève tôt, mais on se couche de bonne heure.

—Ah ! monsieur, vous habitez la province ? dit poliment Barabas.

—Orléans !

Barabas tressaillit.

Un second coup de genou prévint Valentin qu'il venait de commettre une imprudence.

—Aimez-vous les huitres, monsieur Valentin ?

—Mais oui, beaucoup.

NE CHANGE PAS

Le Baume Rhumal s'est vendu, dès le début, 25c la bouteille, c'est encore le prix auquel le vendent et le vendront les pharmaciens. Tout le monde qui tousse ou souffre des bronchites ou de la poitrine, peut obtenir la guérison à bon marché. Plus tôt on attaque le mal, et plus tôt il cède; ne l'oubliez pas. Seulement 25c la bouteille. Procurable dans toutes les pharmacies et épiceries.

CHOSES ET AUTRES

—Une fabrique de boutons de bottines aux Etats-Unis emploie par jour 75 milles de fil de fer ou d'acier pour faire des queues de boutons.

—Mgr Martinelli, le successeur du cardinal Satolli comme délégué apostolique aux Etats-Unis, est arrivé à New-York.

—L'an passé, le Canada a exporté des peaux destinées au tannage pour \$2,310,393. Leur poids total était de 36,052,859 livres.

—Le gouvernement français va envoyer 12,000 hommes de troupes à Madagascar pour anéantir les bandes de brigands qui infestent le pays.

—Dans le service de table du sultan de Turquie, il y a des plats en or massif assez grands pour y baigner un enfant de deux ans.

—D'après les calculs et les recherches des savants, on a raison de croire que la croûte de la terre n'est pas moins de vingt milles d'épaisseur.

—Il y a juste trois siècles que sir Walter Raleigh planta la première patate en Irlande, et cet anniversaire est digne d'une célébration.

—Le général Trochu est mort à Paris, à l'âge de 81 ans. En 1870-71, il eut le commandement de Toulouse, puis il devint commandant à Paris.

—Une lettre reçue de Mgr Fabre annonce que Sa Grandeur, après avoir visité les parents qu'elle a en France, est partie pour Rhems. De là, Mgr Fabre s'est rendu à Paris, en route pour Rome, où il a dû arriver ces jours derniers.

—Faut-il se marier ? Un professeur d'arithmétique répondait : non ! à son fils, en lui donnant la solution des quatre règles :

—Réfléchis bien, mon enfant ; le mariage commence par une somme totale d'illusions, suivie par une soustraction de liberté, augmentée par une multiplication d'enfants—et finit bien souvent, par une division des époux.

BON MOYEN

Le meilleur moyen de guérir la toux, la bronchite, les maux de gorges et les rhumes de poitrine est de faire usage du Baume Rhumal. N'attendez pas que vous ayez la poitrine délabrée et les bronches si vous voulez éviter la consommation. Seulement 25c la bouteille, partout.

—L'attraction de cette semaine au Théâtre Royal est la comédie de Weber et Fields, *The Vaudeville Club* qui vient d'être représenté au Music Hall de New-York. Il y aura des matinées chaque jour aux prix populaires, 10 et 20 cents ; et 10 cents d'extra le soir pour les sièges réservés. La compagnie se compose des meilleurs comédiens de la scène américaine. Voici quelle est la composition de la troupe : Larrell et Taylor Blending, comédiens musiciens ; John Kernelle, qui récitera ses histoires amusantes : There is nothing too good for the Irish ; Johnnie et Emma, les illustres artistes de comédie ; Imogene Comer, la reine des chanteuses ; Carron et Herbert, les comédiens acrobates ; Fields et Lewis, les comédiens fin-de-siècle, et auteurs de chansons ; Albertus et Bertram, les élèves de collège et plusieurs autres artistes de grand mérite.

—Les habitués du Queen's Théâtre apprendront sans doute avec beaucoup de plaisir que le fameux pugiliste, James-J. Corbett, le champion du monde, tient l'affiche, cette semaine, avec son excellente compagnie, dans la comédie-drame "A Naval Cadet". S'il faut en croire la presse de Boston, "A Naval Cadet" a obtenu un succès énorme au Columbia Theatre.

L'intrigue est bonne, et les artistes sont tous dans leurs rôles. Point de roideur ni d'affectation dans le jeu, c'est là, sans doute, ce qui fait le talent réel d'un artiste. Le principal attrait est sans contredit James-J. Corbett, qui entre parfaitement dans son rôle. Aussi, ses nombreux admirateurs ne lui ont-ils pas ménagé les ovations. Avec une parfaite aisance, il sait rendre les parties les plus difficiles aussi émouvantes et aussi intéressantes que possible. Ajoutons, pour rendre justice, qu'il est admirablement secondé par M. Rankin et Mlle Blanche.

Avec un tel programme, les directeurs du Queen's peuvent être assurés d'une excellente recette pour cette semaine.

Matinées exceptionnelles, mardi, jeudi et samedi, 15c, 25c. Pendant les représentations le païtère le soir sera de 50c.

—Au Vénézuéla, si on a le malheur de demander, dans un restaurant, une tasse de thé, le garçon serveur vous regarde avec compassion, appelle aussitôt le patron qui accourt et s'informe de votre santé avec une tendre sollicitude, car il vous suppose bien malade pour vouloir absorber une semblable drogue. En même temps il envoie en toute hâte son garçon chez le pharmacien.

CE QU'ON EN DIT

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant toussé ont fait usage du Baume Rhumal vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement, à peu de frais. Partout, 25c.

Sommaire de la Nouvelle Revue du 1er octobre : Salut, au Tsar ! M. le marquis de Castellane ; L'Arme blanche, M. le gén. Dragonirof ; Le Monastère de Troitz, Mme la Comtesse de Sesmaisons ; Nul n'est prophète dans son pays, M. le Prince S. Wolkonsky ; Les mémoires d'un blessé, M. Alex. de Mayer ; Les empiétements anglais dans l'Amérique espagnole, M. V. de Gorlof ; A Tokyo, à Soul, M. A. Stromoff ; A la foire de Simbirsk, Mme la Princesse Vera Ouroussoff ; Proverbes russes, Mme Olga d'Engelhardt ; Souvenir, Mme Juliette Adam.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

JEUX ET RECREATIONS

SIMPLE QUESTION

Quelle différence y a-t-il entre un champ et une pipe ?

ÉNIGME

En moi, sans cesse, l'on admire,
Le même aspect, les mêmes ans,
Et je suis la glace où se mire
Un seul objet pour un seul temps.

Si je suis pâle, je suis blême,
Hors de moi-même je me vois,
Enfin, je ne suis que moi-même,
En étant autre toutefois.

De peur que je vous embarrasse,
Et de peur que je ne passe
Pour un problème décevant,
En deux, mon sujet se partage ;
L'un est mort, l'autre est vivant ;
Mais le mort dure davantage.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 650

Charade. —Drap-cau.
Simple question. —De l'Italie (lit à lit).

Souffrances Atroces

PROVENANT DE

RHUMATISMES

C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par

La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-trois livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

Ont deviné : Mlle Louise Côté, Grondines ; Léonidas Parant, Québec ; Emile Morin, Ellib, Mile-End ; Rose Bourbeau, Lawrence, Mass. ; David L'Eureuil, Mile Duicina Blondelle, Les Ecureuils ; Frivolette, Joliette ; Joseph Drolet, Montréal.



DERNIER MODÈLE DE LA MAISON

LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS
Les Célèbres
Corsets
LEOTY
Parfaitement modèles, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires. Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

LE SEUL JOURNAL

CONSERVATEUR DU SOIR

A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS.
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DUBAY.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.



Se Sentait Elevé dans les Aïrs.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)
Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique ce soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonic Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonic à d'autres, toujours avec le même bon résultat.

W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14, 1891.

Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Epilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.

JOHN GRANT.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE 1 LACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 11 octobre 1896

52,192

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour

garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Les affaires prospèrent chaque année, actuellement plus que jamais

NOUVEAUX TAPIS D'AUTOMNE

Les facilités d'acheter de la Cie S. Carsley, Ltée, lui permettent d'offrir au public un assortiment choisi et sans égal de Tapis les plus nouveaux ; les autres marchands ne peuvent pas s'en procurer.

Nouveaux Tapis de Bruxelles, magnifiques dessins artistiques, couleurs parfaites et la meilleure qualité avec bordures pour convenir, 89c.

Les meilleurs Tapis Tapestry. Nous ne vendons que les qualités qui ne manqueront pas de donner satisfaction, avec bordures pour convenir, 63c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Tapis de première qualité dans les dessins les plus nouveaux.

Tapis Wilton, Moquettes et de Velours, à des prix très bas, depuis \$1.15.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Carpettes-Artistiques

Nous offrons dans cette ligne, un plus grand assortiment à votre choix que par tout ailleurs.

Grandeur 2 vgs par 2 vgs	88c
Grandeur 3 vgs par 4 vgs	\$2.65
Grandeur 4 vgs par 5 vgs	\$4.40

Paillassons d'Orient, Carpettes

Nous avons des centaines de patrons en stock, des plus célèbres fabriques suivantes : Carabagh, Shirvan, Dagestan, Missoul, Guendec de Turquie.

Paillassons de Perse et de l'Inde depuis \$1.10.

Carpettes, depuis \$3.60.

Personnes économes, songez-y. Des Tapis, Paillassons et Carpettes à ces prix.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Portières

Dessins d'une richesse extraordinaire, obtenues d'une nouvelle expédition.

Portières Tapestry à \$2.50 la paire.
Portières en Satin Derby, de toutes nuances, depuis \$3.50.

Cretonnes double largeur

Nous présenterons un lot exceptionnel de ces Cretonnes, dans les couleurs les plus nouvelles, 23c.

Satines d'Art Haute Fantaisie

Justement ce qui est demandé pour coussins, courte-pointes et décoration de maison, 16c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame